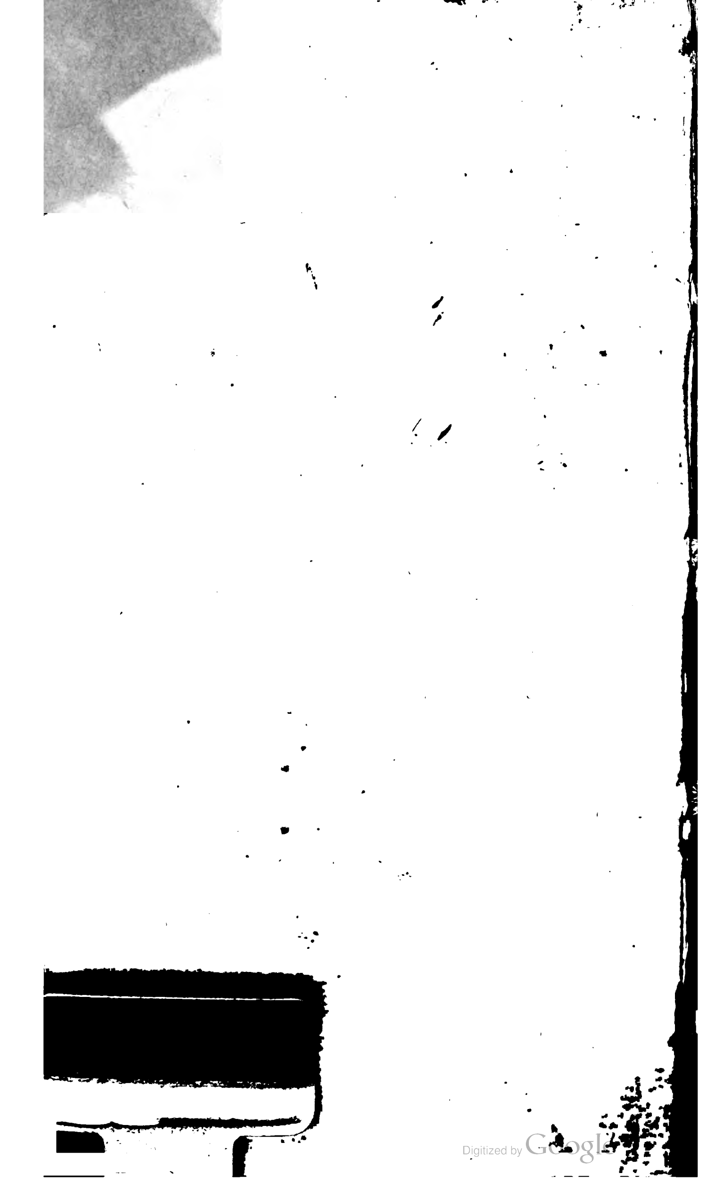




ŒUVRES

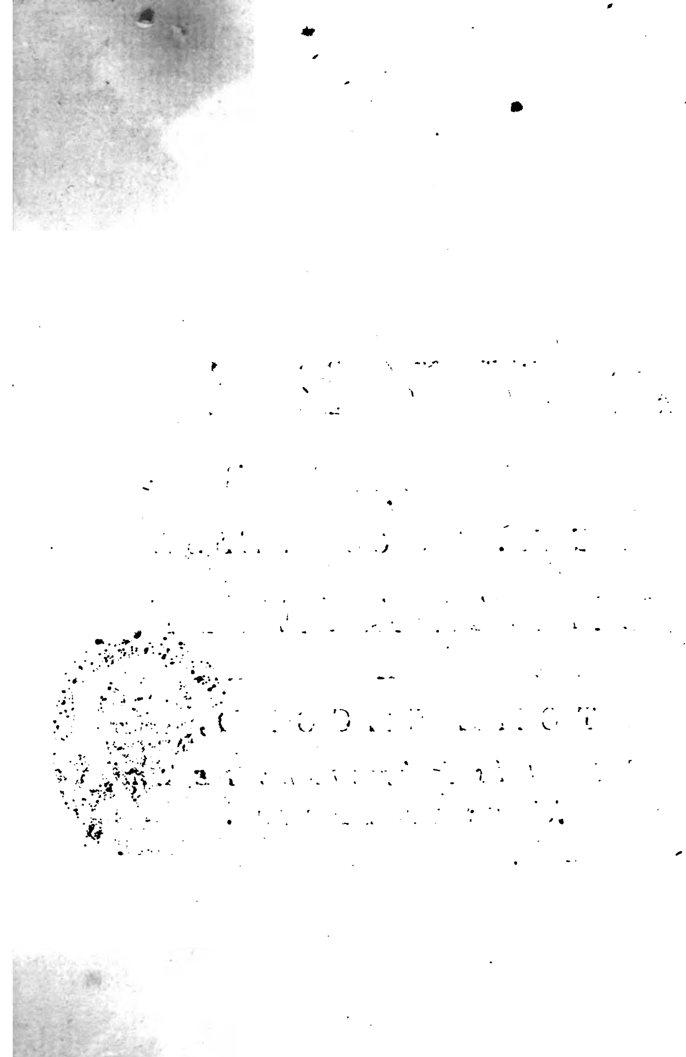
DIVERSES

DE Me, LA COMTESSE

DE LA FAYETTE.

TOME SECOND,

Contenant les MÉMOIRES DE LA COUR DE FRANCE.



MÉMOIRES

DE LA

COUR DE FRANCE,

Pour les Années 1688 & 1689.

Par M^{e}. la Comtesse DE LA FAYETTE.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

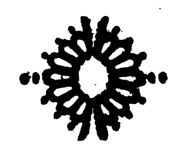
M. DCC. LXXIX.



AVERTISSEMENT.

Il est certain que Madame la Comtesse de la Fayette avoit écrit des Mémoires de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de France, depuis sa premiere jeunesse. Mais M. l'Abbé de la Fayette, son fils, ayant eu la facilité de prêter indifféremment ses papiers à toutes sortes de personnes, la plupart se trouvent aujourd'hui perdus, ou entre les mains de gens qui ne s'en vantent pas. Le succès qu'auront, sans doute, ceux qui composent ce Volume, pourra engager les personnes, qui en possedent d'autres, à ne pas en priver le Public. Car, quoique ces Mémoires ne soient, à proprement parler, que des Fragments, il est

aisé néanmoins d'y reconnoître l'Auteur de la Princesse de Cleves, à une certaine élégance de style, qui a été jusqu'à présent le partage d'un bien petit nombre d'Ecrivains; & l'on y trouve d'ailleurs quantité de ces traits originaux, qui ne peuvent certainement partir que d'une Dame élevée à la Cour.





MÉMOIRES
DE LA COUR
DE FRANCE,

Pour les Années 1688 & 1689.



LA France étoit dans une tranquillité parfaite; l'on n'y connoissoit plus d'autres armes, que les instruments nécessaires pour remuer les terres, & pour bâtir. On employoit les Troupes à ces usages, non-seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'étoit que de les tirer d'une oisiveté aussi mauvaise

pour elles, que le feroit l'excès du travail. Mais le but étoit auffi de faire aller la riviere d'Eure contre fon gré, pour rendre les fontaines de Verfailles continuelles. On employoit les Troupes à ce prodigieux deffein, pour avancer de quelques années les plaifirs du Roi; & on le faifoit avec moins de dépenfes & moins de temps, que l'on n'eût ofé l'efpérer.

La quantité de maladies que caufe toujours le remuement des terres, mettoit les troupes, qui étoient campées à Maintenon, où étoit le fort du travail, hors d'état d'aucun fervice. Mais cet inconvénient ne paroiffoit digne d'aucune attention, dans le fein de la tranquillité dont on jouiffoit. La treve étoit faite pour vingt ans avec toute l'Europe. Les Impériaux, quoique victorieux des Turcs, avoient

encore assez d'occupation pour nous laisser en repos; & l'on espéroit que des conquêtes, quasi sûres, auroient plus d'appas pour eux, que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne étoit trop abaissée, pour nous donner une ombre d'appréhension; l'Angleterre, trop tourmentée dans ses entrailles, & les deux Rois trop liés, pour qu'il y eût rien à craindre. L'on étoit fort persuadé des mauvaises intentions du Prince d'Orange; mais nous étions rassurés par l'état de la République d'Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la paix. Nous étions donc persuadés, que si la guerre commençoit, ce ne pourroit être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissoit au Roi le plaisir tout pur de jouir de ses travaux. Ses bâtiments, auxquels il faisoit des dépenses im-

menſes, l'amuſoient infiniment; & il en jouiſſoit avec les perſonnes qu'il honore de ſon amitié, & celles que ces perſonnes diſtinguent par-deſſus les autres. Il étoit bien perſuadé que ſi la paix du Turc ſe pouvoit faire, ſes ennemis ſe raſſembleroient tous contre lui; mais cette penſée-là étoit trop éloignée pour lui faire de la peine: cependant cet éloignement n'empêchoit pas que la politique ne lui fît prendre des précautions. Une de celles que l'on jugea la plus utile, fut de s'aſſurer de l'Electorat de Cologne, ſans s'en ſaiſir. Nous étions déja les maîtres de tout le haut Rhin, par la poſſeſſion de l'Alſace; il n'y avoit que Philiſbourg que nous n'avions pas: mais l'on bâtiſſoit une Place à Landau, pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettoit tout le Pays de Treves dans notre

dépendance ; & une Place, appellée le Mont-Royal, que nous faiſions ſur la Moſelle, nous en rendoit entiérement les maîtres. Par-là, l'Electeur de Treves, celui de Mayence & le Palatin étoient entiérement ſous notre coulevrine, & les ennemis du Roi ne pouvoient pas aiſément ſe faire un paſſage par ces endroits-là. L'Electorat de Cologne étoit donc le ſeul dont nous ne fuſſions pas les maîtres. Nous l'avions été par la liaiſon que M. l'Electeur de Cologne avoit toujours eue avec le Roi ; mais on le voyoit dépérir, & il ne pouvoit vivre encore long-temps. Comme les Chanoines de cette Egliſe ſont tous Allemands, & qu'il en faut néceſſairement élever un à la dignité d'Electeur, le Roi n'en trouvoit aucun dans ſes intérêts, que le Prince Guillaume de Furſtemberg, qui y avoit tou-

jours été, à qui il avoit donné l'Evêché de Strasbourg, après la mort de ſon frere, qu'il avoit fait Cardinal, & à qui il avoit donné quantité de Bénéfices en France. Il avoit été de tout temps attaché au Roi; & c'étoit ſon frere & lui qui avoient ménagé tous les commencements de la guerre d'Hollande. Le Roi jugea donc qu'il lui étoit néceſſaire de l'élever à cette dignité; & l'on crut que l'on y réuſſiroit plus aiſément, en le faiſant du vivant de M. l'Electeur, qu'en attendant après ſa mort. On fit donc conſentir l'Electeur à demander un Coadjuteur. On s'aſſembla; & après beaucoup de difficultés que formerent les partiſans de l'Empereur & de l'Empire, M. de Furſtemberg fut élu Coadjuteur. On crut, en ce Pays-ci, que c'étoit une affaire faite, & que rien ne pouvoit plus empêcher qu'il ne le fût.

On dépêcha des couriers, à Rome & à Vienne : à Rome, pour avoir les Bulles; à Vienne, pour l'Investiture. Toutes les deux furent refusées. L'Empereur refusa, par son intérêt particulier; & le Pape, par une opiniâtreté épouvantable, mêlée d'une haine pour la France, & le tout couvert du voile de Religion & de zele pour l'Eglise. On ne peut pas dire que le Pape ne soit homme de bien, & que, dans les commencements, il n'ait eu des intentions très-droites; mais il s'est bien écarté de cette voie d'équité & de justice, que doit avoir un bon pere pour ses enfants. Je crois que l'on ne doit pas trouver mauvais qu'il ait aidé l'Empereur, le Roi de Pologne & les Vénitiens, dans la guerre qu'ils avoient contre les Infideles. On peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'af-

faire des franchiſes; & il eſt excuſable d'avoir été offenſé contre les Miniſtres de France, ſur tout ce qui s'eſt paſſé dans les aſſemblées du Clergé. Car c'eſt ſon autorité, qui eſt la choſe dont l'humanité eſt plus jalouſe, que l'on attaque; & quand l'humanité n'y auroit point de part, & qu'un Pape en ſeroit défait en montant ſur le Trône de St. Pierre, ce ſeroit l'Egliſe & ſes droits qu'il défendroit: mais un endroit où le Pape n'eſt pas pardonnable, ni même excuſable, c'eſt la maniere dont il s'eſt comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reſte de vie de M. l'Electeur de Cologne, il refuſa les Bulles à M. de Furſtemberg, qui avoit pourtant été élu Coadjuteur canoniquement, & qui avoit eu toutes les voix néceſſaires, ſans que le parti de l'Empereur, qui propoſiot un frere de

M. de Neubourg, l'eût pu empêcher. Le Pape favoit l'état où étoit M. de Cologne; & qu'en ne donnant point de Bulles au Coadjuteur, il falloit recommencer l'élection à la mort de l'Electeur. La raison du Pape, pour ne lui point donner de Bulles, fut, que c'étoit un homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe; qui étoit cause des guerres passées; que celles qui viendroient, en feroient toujours une fuite; qu'un homme, comme celui-là, n'étoit pas digne de remplir une aussi grande place; & que, s'il y étoit une fois, il entreprendroit encore plus aisément de troubler le repos de la Chrétienté. Le Pape s'applaudissoit d'une raison qui paroissoit sortir des entrailles du Pere commun des Chrétiens, & refusoit cette grace au Cardinal de Furstemberg, parce qu'il étoit appuyé

de la France; & que c'étoit prendre une vengeance grande & certaine du Roi, qu'il avoit trouvé opposé aux choses qu'il avoit voulu.

Dans le temps que le Roi sollicitoit le plus fortement les Bulles du Coadjuteur, & que le Pape y étoit le plus opposé, l'Electeur de Cologne vint à mourir, & laissa vacant, outre l'Archevêché de Cologne, l'Evêché de Munster, celui de Liege, & celui d'Hildesheim. L'intention du Roi étoit, que M. de Furstemberg en remplît le plus qu'il se pourroit; mais il s'attachoit le plus fortement à ceux de Cologne & de Liege, comme les plus voisins de ses Etats, & par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du Pape à refuser les Bulles, faisoit qu'il falloit refaire une nouvelle élection, & que la Coadjutorerie, que l'on avoit donnée au Cardinal de Furs-

temberg, étoit entiérement inutile. Il demeuroit seulement, pendant le siege vacant, Administrateur de l'Archevêché; & comme il avoit gouverné pendant toute la vie du feu Electeur, il étoit entiérement maître des places, & avoit un assez grand crédit parmi les Chanoines. On fut, après la mort de l'Electeur, un temps assez considérable sans procéder à l'élection; mais pourtant, selon l'usage ordinaire, l'Evêque de Munster & celui d'Hildesheim furent nommés, sans qu'il fût question de M. de Furstemberg : aussi ne s'étoit-on donné du côté de la Cour, qu'un médiocre mouvement, pour lui faire remplir ces deux places. Il n'en étoit pas de même de celle de Cologne; on y avoit envoyé le Baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois employe souvent dans des Négocia-

tions. On fit avancer des Troupes ſur les Frontieres ; on envoya de l'argent dans l'Archevêché de Cologne, pour diſtribuer aux Chanoines & à des Prêtres, qui ſont au-deſſous des Chanoines, & qui ont une voix élective, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'Empereur oppoſa pour Négociateur à Asfeld, le Comte de Launits, homme, à ce que l'on dit, de peu d'eſprit, mais qui avoit pourtant réuſſi à mettre M. l'Electeur de Baviere dans les intérêts de l'Empereur. Il eſt vrai que ſa femme y avoit eu plus de part que lui; car M. l'Electeur en étoit devenu amoureux, & il eſt difficile de trouver des gens qui perſuadent mieux que les Amants ou les Maîtreſſes. M. de Launits propoſa aux Chanoines l'Evêque de Breſlau, fils de l'Electeur Palatin, & frere de l'Impératrice, pour Archevêque de

Cologne : il fut peu écouté, & l'on eſpéroit une heureuſe négociation à l'égard du Cardinal de Furſtemberg. Quand l'Empereur vit que l'affaire ne pouvoit pas réuſſir pour l'Evêque de Breſlau, on fit propoſer le Prince Clément de Baviere, frere de M. l'Electeur. Il n'avoit pas l'âge, & il ne pouvoit pas y avoir une plus grande oppoſition ; mais on couvrit ce défaut d'un prétexte ſpécieux d'avantage pour l'Electorat: qui fut, que M. le Prince Clément n'en jouiroit, que quand il auroit l'âge ; que l'on en donneroit l'adminiſtration à des Chanoines, juſqu'à ce temps-là, & que les revenus ſeroient employés à rétablir l'Archevêché, qui étoit en déſordre. En même-temps on préſenta des Brefs du Pape, qui diſpenſoient M. le Prince Clément d'âge. Le Pape y repréſentoit les ſervices de M.

l'Electeur pour la Chrétienté & l'avantage de l'Archevêché : il ne falloit pas être trop éclairé, pour discerner les mouvements qui le faisoient agir ; aussi les regarda-t-on en France comme on devoit. Les Hollandois n'étoient pas encore entrés fort avant dans cette négociation, & le Prince d'Orange sur-tout avoit peu paru, & ne s'étoit pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur que l'on ne les détruisît ; mais afin que l'on n'en eût pas le temps, il envoya, la surveille de l'élection, à Cologne, un nommé Isac, qui est son Maître-d'hôtel, & le seul qui partage sa confiance avec le Comte de Benting ; (*) mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva-là comme son ami, & l'autre pres-

(*) Connu depuis sous le nom de Mylord Potland.

que comme ſon premier Miniſtre, & comme un homme qui lui eſt très-utile. Ils ſe rendirent à Cologne, avec des Lettres de change conſidérables, qui déterminerent entiérement ceux qui balançoient, & qui pourtant avoient donné leurs voix au Cardinal, quand il avoit été queſtion de le faire Coadjuteur. On procéda à l'élection, le jour que l'on avoit aſſigné; & on la fit avec toutes les voix ordinaires des vingt-quatre Chanoines, dont eſt compoſé le Chapitre de Cologne. Le Cardinal de Furſtemberg eut treize voix; le Prince Clément huit, & deux autres en eurent chacune une. Il y en eut une de ces deux-là qui ſe joignit enſuite à celles qu'avoit déja le Cardinal, de maniere qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a plus de voix, doit l'emporter, ſelon les apparences, on proclama le

Cardinal Electeur. Ceux qui étoient dans le parti du Prince Clément, firent une espece de protestation ; & se retirerent chacun chez eux, sans vouloir assister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré Electeur : pour l'être parfaitement, il lui manquoit & les Bulles du Pape, & l'Investiture de l'Empereur. M. le Cardinal de Furstemberg eut d'abord recours au Roi pour le soutenir : le Roi lui envoya des troupes, qui pourtant prêterent le serment entre les mains du Cardinal, comme Electeur. Il en remplit les places de l'Archevêché, & y mit des Commandants François.

Pendant tout ce temps-là, une grande partie de l'Infanterie du Roi étoit à Maintenon. Sa cavalerie étoit campée en différents endroits. M. de Louvois étoit malade, & prenoit les eaux à Forges, pour réta-

blir ſa ſanté. Les maladies de Maintenon commençoient d'une ſi grande violence, que l'on étoit obligé de mettre les troupes dans des quartiers, & l'on comptoit que le travail continueroit encore ſix ſemaines ou deux mois. Il ne paroiſſoit pas que l'on dût prendre des partis violents pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, & deux jours après on envoya au Marquis d'Huxelles, qui commandoit le camp de la riviere d'Eure, des ordres, pour en faire décamper toutes les troupes. Le bruit ſe répandit alors que l'on alloit déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, & on donna, peu de temps après, des commiſſions pour des nouvelles levées. On apprit en même-temps la nouvelle de la priſe de Bellegrade ; on jugea les Turcs dans une impuiſſance

entiere de ſoutenir encore la guerre : il étoit extrêmement queſtion de paix entr'eux & l'Empereur; & l'on ne pouvoit pas douter, que ſi elle ſe faiſoit une fois, toutes les forces de l'Empire ne retombaſſent ſur nous.

Les affaires de Rome alloient de mal en pis; perſonne ne pouvoit vaincre l'opiniâtreté du Pape. Elle étoit trop bien fomentée par ſes gens en qui il avoit le plus de confiance; & ceux qui euſſent pu lui parler, pour le faire changer de ſentiments, lui étoient trop ſuſpects. Le Roi ſe réſolut d'y envoyer Chanlay, homme en qui M. de Louvois a une très-grande confiance, & qu'il employe volontiers. Le Roi le chargea d'une lettre de ſa main pour le Pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, ſon Ambaſſadeur; ni avec M. le Cardi-

nal d'Eſtrées, qui faiſoit toutes les affaires du Roi. Son inſtruction étoit de s'adreſſer à Caſſoni, le Favori du Pape, & puis au Cardinal Cibo. Il s'acquitta de ſes ordres en homme d'eſprit; mais il eut le malheur de ne pas réuſſir. Caſſoni & Cibo ſe moquerent de lui; ils ſe le renvoyerent l'un à l'autre, & il s'en revint, ſans avoir vu que l'Italie. Son voyage ne ſervit qu'à donner du chagrin au Cardinal d'Eſtrées, & à M. de Lavardin, & à groſſir le manifeſte que le Roi fit publier dans le temps que l'on partit pour le commencement de la guerre.

Quand l'élection de Cologne fut faite, les Chanoines de Liege s'aſſemblerent pour la leur. Nous avions un très-grand beſoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, & le Roi voulut abſolument que ce fût le Cardinal de Furſtemberg;

mais à peine fut-il feulement queftion de lui dans l'élection. On offrit au Roi d'élire le Cardinal de Bouillon ; mais Sa Majefté étoit trop mal-contente de lui & de toute fa famille, pour en fouffrir l'élévation. Le Roi dit qu'il ne le vouloit pas; & en même-temps donna ordre au Cardinal de Bouillon de donner fa voix, & d'engager celles de fes amis pour Furftemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le Roi avoit fouhaité de lui, & il fit en très-mal-habile homme : car d'abord il s'engagea, & promit tout ce que le Roi voudroit; & puis il écrivit une lettre au Pere de la Chaife, Confeffeur du Roi, où il lui demandoit fon confeil, & prétendoit que fa confcience l'engageoit à d'autres intérêts que ceux qui lui étoient prefcrits par le Roi. Enfin, on vit clairement, peu de temps

après, que l'on n'avoit pas lieu d'être content de ſa conduite; car on fit arrêter ſon Secretaire chez Mr. de Croiſſy, &, peu de temps encore après, un Sous-Secretaire. On élut donc un autre Evêque de Liege que Furſtemberg. C'eſt un Gentilhomme du Pays, un très-ſaint homme, que l'eſprit ne conduit pas à de grands deſſeins, & qui peut-être, à l'heure qu'il eſt, eſt très-fâché d'avoir été élu. Le Roi fut offenſé que le Chapitre de Liege n'eût pas ſuivi ſes intentions; mais il s'en conſola, par la quantité de contributions qu'il eſpéra de tirer de tout le Pays.

On ne ſongea plus qu'à ſoutenir l'élection du Cardinal de Furſtemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avoit déja; & l'on envoya Mr. de Sourdis pour commander dans le Pays. On

fit des propositions à M. l'Electeur de Baviere, & on espéroit qu'il les pourroit accepter, parce qu'on prétendoit que sa femme ne pouvoit point avoir d'enfants, & que le Prince Clément n'avoit point envie de s'engager dans l'Etat Ecclésiastique; mais la grossesse de Mad. l'Electrice, qui vint quelque temps après, ne laissa plus d'espérance.

En même-temps que l'on apprit que les élections avoient mal réussi, le Roi eut avis que le Prince d'Orange faisoit un armement de mer prodigieux, qui regardoit l'Angleterre. Il avoit eu des conférences avec M. l'Electeur de Brandebourg, & avec Mr. de Schomberg. D'abord on avoit cru que ces entrevues n'étoient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'Electorat de Cologne; mais le Prince d'Orange achetoit des troupes de tous côtés, pour

charger ſes vaiſſeaux. Enfin, on diſoit que depuis l'armée navale de Charles-Quint, on n'en avoit pas vu une plus formidable. Sa Majeſté donna avis au Roi d'Angleterre, que tous ces apprêts-là le regardoient. Le Roi d'Angleterre n'en fut pas plus ému, parce qu'il ne le crut pas. Quand le Prince d'Orange vit ſon deſſein découvert, il ſe preſſa plus qu'il n'avoit fait, & répandit de très-grandes ſommes d'argent pour être en état de partir au plutôt, étant bien perſuadé que les grands deſſeins réuſſiſſent difficilement quand ils ſont éventés & longs dans l'exécution. Sa Majeſté ne laiſſa pas d'offrir au Roi d'Angleterre, de le ſecourir toutes les fois qu'il en auroit beſoin.

Pendant ce temps-là, on ſe préparoit à faire une campagne; on avoit fait une grande promotion

d'Officiers généraux ; on en avoit fait marcher en différents endroits : on voyoit bien qu'il y auroit quelque chose avant la fin de l'année. Les Courtisans étoient dans un grand embarras, si le Roi marcheroit lui-même, ou s'il n'enverroit qu'un Maréchal de France aux expéditions que l'on méditoit. L'embarras étoit aussi grand pour eux, de quel côté l'on marcheroit. Le Roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque chose contre l'Angleterre, il leur déclareroit la guerre. Il avoit fait la même menace à M. le Marquis de Castanaga, Gouverneur des Pays-Bas. Beaucoup de gens trouvoient que Namur étoit une Place absolument nécessaire au Roi, & croyoient que l'on s'en saisiroit. Enfin, chacun jugeoit selon sa fantaisie, ou selon ses connoissances. Tout

ce qui paroiſſoit ſûr, étoit qu'il y avoit un deſſein conſidérable. La Cour devoit partir pour Fontainebleau dans cinq ou ſix jours, quand le Roi déclara qu'il ne marcheroit pas; mais qu'il envoyoit Monſeigneur pour prendre Philisbourg & le Palatinat, & que Mr. de Duras, que l'on avoit déja envoyé à ſon Gouvernement de Franche-Comté, il y avoit du temps, commanderoit l'armée ſous lui. Monſeigneur partit trois jours après que ſon voyage fut déclaré, & ſe rendit en douze jours devant Philisbourg. M. de Bouflers avoit un corps de troupes conſidérable en-deçà du Rhin, & le Maréchal d'Humieres avoit marché avec un autre dans le Pays de Cleves & de Luxembourg, afin que ſi les troupes, que l'on diſoit toujours qui s'aſſembloient auprès de Cologne, faiſoient le moindre mou-

vement, il fût en état de se porter où il seroit nécessaire. Mr. de Boufflers prit d'abord, avec son armée, une petite Place à Mr. le Palatin dans la Lorraine Allemande, appellée Keiserlautre. Le Marquis d'Huxelles, qu'on avoit envoyé devant en Alsace, pour servir dans l'armée de Monseigneur, en prit une autre appellée Neustat, & vint ensuite se rabattre sur un ouvrage à corne de Philisbourg, qui étoit en-deçà du Rhin; & dans le même temps, Mr. de Monclas, qui commande en Alsace, investit la Ville de l'autre côté du Rhin. Le Roi partit de Versailles pour aller à Fontainebleau, & fit publier en même-temps un Manifeste, où il rendoit raison de toute sa conduite avec l'Empereur, avec le Pape, & avec tous ses voisins. Madame la Dauphine n'y fut que trois jours après lui, parce

qu'elle étoit très-incommodée, & depuis long-temps. Monſeigneur fit ſon voyage en onze jours, & le fit dans ſa chaiſe juſqu'à Sarbourg. Sa Cour étoit compoſée de peu de perſonnes par le chemin, les Officiers ſe rendant devant à leurs emplois, & ſes Courtiſans n'ayant pas auſſi eu le temps de faire des équipages. Le Roi lui avoit donné Mr. de Beauvilliers, pour modérateur de ſa jeuneſſe. A Sarbourg, il monta à cheval & fit une très-grande journée: il avoit appris à Dieuſe, que l'on avoit ouvert quelques boyaux devant la Place; il apprit en même-temps la priſe de Keiſerlautre par Mr. de Bouflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, & eut un vilain chemin & très-long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne laiſſa pas d'aller voir la diſpoſition de tout

avec Mr. de Duras, qui commandoit l'armée sous lui, & qui étoit venu au-devant de Monseigneur un peu par-delà le pont, qui étoit à une lieue & demie au-dessus de Philisbourg. St. Pouange, qui représentoit Mr. de Louvois à cette armée, y vint aussi avec Mr. de Duras. Tout le monde fut assez long-temps sans équipage, & même Monseigneur, parce que le temps étoit très-avancé pour un siege aussi considérable que celui-là, & que l'on faisoit passer les troupes & les choses nécessaires pour le siege, préférablement à tout. On continua la tranchée, qui avoit été commencée en l'absence de Monseigneur, où il montoit d'abord deux bataillons de Garde, & on l'appella *la tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle suivoit le cours de la riviere. Trois jours après que Monseigneur fut arrivé,

on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là, que l'on appella *le bas Rhin*, & l'on y envoya un des bataillons qui montoit à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monseigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appellée *la grande attaque*, où il montoit deux bataillons, avec un Lieutenant-Général & le Brigadier de jour : aux deux autres, un Maréchal-de-Camp. Deux jours avant que l'on ouvrît cette tranchée, un Ingénieur, nommé la Lande, qui avoit été dans la Place pendant que les Impériaux l'avoient assiégée, fut emporté d'un coup de canon, en allant reconnoître le travail qu'il devoit faire faire. Sa mort ne laissa pas que de fâcher Mr. de Vauban, parce que c'étoit lui qui avoit le plus de connoissance de la Place ; encore étoit-elle changée depuis qu'il en étoit sorti. Les assié-

gés firent toujours un feu de canon prodigieux. Il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée ; & il n'y eut personne de considérable ni de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Sarsé, qui, en venant du quartier où étoit campé son Régiment & celui de Monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monseigneur étoit occupé au siege, il détacha M. de Monclas, Mestre-de-Camp-général de la Cavalerie, & Lieutenant-Général, avec une partie de la Cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites villes, où il n'y avoit aucune fortification, & y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considérable, quand l'occasion s'en présenteroit. Les trois ou les quatre premieres nuits de tranchée se passerent très-

doucement. On avançoit pourtant beaucoup le travail; mais notre canon fut tout ce temps-là à mettre en batterie. La quatrieme nuit, on emporta aux ennemis un petit retranchement, l'épée à la main. Le Régiment d'Auvergne étoit de tranchée. Presse, qui en est Colonel, y fut blessé. Le matin, les ennemis firent semblant de faire une sortie: ils trouverent des travailleurs, avec la tête du Régiment d'Auvergne, qui s'ébranla, parce que les travailleurs s'étoient renversés sur eux; mais la plupart des hommes qui étoient sortis, furent tués & faits prisonniers. Catinat, qui étoit de tranchée ce jour-là, eut une balle dans son chapeau, & se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siege, après M. de Vauban. Ce fut sur lui aussi que le siege roula le plus: c'est un hom-

me en qui M. de Louvois a eau-coup de confiance, & en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement, personne n'a plus d'esprit, ni de mérite que lui.

Pendant ce temps-là, Monseigneur envoya ordre à M. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg, Capitale du Palatinat. La ville est d'une conquête aisée; elle est le long du Nekker, entre deux collines fort élevées. D'un côté est le château, résidence ordinaire des Electeurs Palatins, qui est assez beau & assez bon. M. de Monclas n'avoit pas d'infanterie, & n'avoit que quelques pieces de canon; ainsi il eût difficilement réussi en l'attaquant par les regles. Le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, fils de M. l'Electeur Palatin, étoit dedans avec peut-être sept à huit cents hommes des troupes de son pere.

On trouva que la voie de l'honnêteté étoit la meilleure ; & Chanlai, qui étoit avec M. de Monclas, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venoit de la part de Monseigneur, pour savoir sa résolution ; qu'il seroit fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin, Chanlai, par ses bonnes raisons, fit que M. le Grand-Maître, tout malade qu'il étoit, se résolut d'abandonner le château, & de s'en aller trouver son pere, qui étoit allé dans le Duché de Neubourg. Chanlai fit la composition pour la garnison, telle qu'il plut au Grand-Maître, qui demanda qu'elle fût conduite à Manheim, Place du Palatinat. On le lui accorda ; mais comme le dessein étoit d'assiéger Manheim, aussi-tòt que Philisbourg seroit pris, & que par conséquent il ne nous convenoit pas qu'il y entrât un renfort aussi considérable ;

on fit partir Rubantel, Lieutenant-Général, avec ce qui reſtoit de Cavalerie dans le camp, hors ce qui étoit néceſſaire pour le garder, & on l'envoya faire ſemblant d'inveſtir Manheim. Quand la garniſon de Heidelberg, qui étoit déja beaucoup diminuée, ſe préſenta pour y entrer, on lui dit qu'on ne laiſſoit pas entrer des troupes dans une Place inveſtie; ainſi il fallut qu'elle prît ſon chemin pour s'en retourner dans le Pays de Neubourg. Quand il l'eut vue partir, Rubantel s'en revint au camp de Philisbourg. Cependant l'attaque du Haut-Rhin & du Bas-Rhin devinrent les bonnes; on prit l'ouvrage à corne ſans aucune difficulté, & on leur prit quelque monde dedans, entre autres un neveu de M. de Staremberg, Gouverneur de la Place, nommé le Comte d'Arco: on y perdit très-peu de monde.

De perſonnes de marque, il n'y eut que le fils de M. Courtin, qui étoit à la ſuite de M. de Vauban, qui y fut tué, & il le fut par nos gens, parce qu'il ne ſavoit pas le mot de ralliement. La grande attaque alloit très-foiblement, parce qu'il y avoit une flaque d'eau aſſez conſidérable à paſſer, qui faiſoit une eſpece d'avant-foſſé. M. de Vauban n'étoit occupé que d'épargner du monde, & craignoit extrêmement les actions de vigueur. On avoit fait des batteries fort conſidérables de canon & de bombes; mais elles ne faiſoient pas grand mal aux aſſiégés: & au contraire, leurs canons, dont ils avoient quantité, & qui étoient bien ſervis, raſoient abſolument la queue de la tranchée, & nous tuoient toujours des gens; mais ils faiſoient un feu ſi médiocre de leurs mouſquets, qu'ils ne nous

détruisoient pas, par ce moyen, beaucoup de monde. Le Bordage, qui étoit Maréchal-de-Camp, & qui s'étoit converti depuis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, & ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui étoit aussi Maréchal-de-Camp, en reçut un au même endroit, & mourut un mois après à Spire. C'étoit un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé; malheureux, & ses malheurs lui étoient une sorte de mérite. Le Marquis d'Huxelles, Lieutenant-Général, fut aussi blessé dans le même temps d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque, on prit une redoute, que les ennemis abandonnerent d'abord qu'ils furent attaqués; & les

jours ſuivants, on prit quelque angle de la contreſcarpe : cependant on voyoit bien que ce n'étoit pas la bonne attaque; on avoit fait des batteries dans l'ouvrage à corne; & on avoit fait auſſi une breche très-conſidérable à l'ouvrage à couronne, dont le revêtiſſement n'étoit pas bon. Le Lieutenant-Général changea de poſte, & prit l'attaque du Rhin : car ces deux-là n'étoient devenues qu'une. M. le Duc du Maine, qui étoit Volontaire, & qui avoit été obligé de ſuivre l'exemple des autres Volontaires, dont le nombre étoit exceſſif, c'eſt-à-dire de choiſir un Régiment pour monter la tranchée avec, avoit choiſi le Régiment du Roi, qui a trois bataillons. Il avoit monté d'abord au premier, qui montoit avec le troiſieme, à la grande; & le ſecond, montoit à celle du Rhin. Il

demanda permiſſion à Monſeigneur de monter au ſecond, croyant qu'il y auroit plus à voir. Le Duc, dont le Régiment montoit auſſi à la grande attaque, demanda en grace à Monſeigneur, que ſon Régiment montât auſſi à celle-là, & que l'on envoyât le Régiment de Grancey, dont le Colonel étoit abſent, qui y devoit monter naturellement en ſa place, à la grande attaque. Monſeigneur l'accorda auſſi; les Officiers en furent très-ſcandaliſés, & voulurent rendre leurs commiſſions. Dans ce temps-là, Grancey arriva, qui repréſenta ſes raiſons : elles furent inutiles pour le ſoir; mais le lendemain matin, Monſeigneur envoya prier M. le Duc de ne ſe pas ſervir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée : ainſi M. le Duc ne monta pas. Mais quand Monſeigneur ne le lui auroit pas ordonné, ce pe-

tit avantage ne lui auroit pas fervi ; car toute la nuit on combla le foffé, & on fit un pont de fafcines pour pouvoir paffer plus commodément à la brêche. Dès la nuit précédente, on avoit fait reconnoître en quel état elle étoit ; & le Comte d'Eftrées, qui fut le feul des Volontaires bleffé, l'avoit été à la cuiffe par un coup d'une décharge que les ennemis avoient faite fur deux Sergents que l'on avoit envoyés pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit, Harcourt, Maréchal-de-Camp, en allant vifiter quelque chofe, tomba de huit ou dix pieds de haut, & fe déhancha, dont il a été très-long-temps incommodé.

Pour revenir donc à M. du Maine, il monta avec le fecond Bataillon du Régiment du Roi ; mais il quitta la tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il

n'y auroit rien à faire. Vauban, dont le dessein étoit d'attaquer l'ouvrage à couronne, la nuit, dit qu'il falloit envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachements de Grenadiers du côté du Régiment d'Anjou, qui montoit à ce que l'on appelloit l'attaque du haut-Rhin; & cependant que M. de Vauban passoit à celle du Bataillon du Régiment du Roi, ils monterent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse; ils descendirent dedans; & dans le temps qu'ils descendoient, il vint à eux une trentaine d'ennemis: mais à mesure que les détachements avançoient, on avoit fait avancer aussi le gros du Bataillon, tellement que les piqueurs même étoient sur le haut de la brêche. Pendant ce temps-là, M. de Vauban étoit passé à l'autre côté, & il faisoit marcher les

détachements, quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avoit quitté. Il jugea ce que c'étoit, & fit depêcher de marcher. Les Grenadiers du Régiment du Roi arriverent sur le haut de leur brêche, que les ennemis étoient déja poussés de l'autre côté. Comme on travailloit au logement avec l'impatience ordinaire aux Soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chämade. On ne put jamais soupçonner que ce fût pour se rendre : il falloit encore emporter la contrescarpe de la Ville, passer un très-grand & très-profond fossé, & le corps de la Place n'étoit pas entamé. On voyoit bien aussi que ce n'étoit pas pour retirer les morts ; car les ennemis n'avoient eu que cinq ou six hommes de tués. On se trouvoit donc dans un assez grand embarras de ce que ce pouvoit être, lorsqu'ils déclarerent

que c'étoit pour capituler. L'étonnement fut grand; on l'alla dire à Monſeigneur avec tout l'empreſſement que méritoit une ſi bonne nouvelle. Monſeigneur s'en alloit, ſelon ſa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux Bataillons qui en étoient. Sa ſurpriſe fut extrême, d'autant que Mr. de Vauban comptoit que la Place dureroit encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodoient extrêmement, & la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'il n'y avoit pas d'eſpérance d'autre temps. On avoit auſſi mandé à la Cour, que l'on feroit encore une dixaine de jours à prendre la Place : mais dans le moment, on fit partir un courier, pour apporter la nouvelle qu'elle capituloit. On délivra les ôtages de part & d'autre : ceux qui vinrent de la Ville, furent chez Monſeigneur. Comme Allemands, ils

ètoient tout fiers de leur belle défenfe, & fe moquoient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plutôt. Ils tinrent vingt-fix jours de tranchée ouverte, & l'on en fut fept ou huit que l'on n'avoit rien dû tout encore. Dans la capitulation, nous leur accordâmes toutes les chofes honorables. On leur donna deux pieces de canons, & trois jours pour fe préparer. Mr. de Staremberg s'avifa de dire qu'il étoit bien malade, & envoya demander fort férieufement en grace à Monfeigneur de lui envoyer un Confeffeur & un Médecin. Il pouvoit bien fe paffer de l'un, & n'avoit guere befoin de l'autre; car fa maladie n'étoit qu'une fievre-quarte très-fimple. On fit partir dès le lendemain des troupes pour aller inveftir Manheim, & le Régiment de Cavalerie de Monfieur le Duc y marcha. M. le Duc mar-

cha avec M. le Prince de Conti, Volontaire dans l'Armée, qui avoit monté la tranchée avec M. le Duc, qui outre cela n'avoit pas manqué un feul jour d'aller voir ce qui s'étoit fait la nuit, & dont le défaut étoit d'en vouloir trop faire, marcha auffi, croyant que ceux de Manheim auroient plus de courage qu'il n'en avoit paru à ceux de Philifbourg. Cela fut à-peu-près égal; ainfi Meffieurs les Princes n'eurent d'autre plaifir que de fe faire tirer quelques coups de canon. Quand la capitulation de Philisbourg fut fignée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au Roi; mais Monfieur de Saint-Pouange l'avoit fait précéder de cinq ou fix heures par un courier, qui arriva à Fontainebleau comme l'on difoit le Sermon. Monfieur de Louvois, qui favoit l'impatience où étoit le Roi de

ſavoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au Sermon. Le Roi fit taire le Prédicateur, dit que Philiſbourg étoit pris, & lut la lettre que Monſeigneur lui écrivit. Le Prédicateur, qui étoit le Pere Gaillard, Jéſuite, au-lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, & fit au Roi ſur cet heureux événement un compliment qui attira l'applaudiſſement de l'Aſſemblée. Pour Madame d'Antin, qui ſavoit que ſon mari devoit apporter cette nouvelle à S. M., elle fit la bonne femme, & s'évanouit à l'autre bout de l'Egliſe, croyant qu'il étoit arrivé quelque choſe à ſon mari, puiſque c'étoit un autre qui apportoit la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avoit déja rapporté tous les articles; & dans le moment, on livra une porte de la Ville au Régiment de Picardie, qui eſt le plus ancien,

& on ſongea à faire partir les choſes néceſſaires pour le ſiege de Manheim. Le lendemain les Bataillons montoient encore la tranchée, & étoient occupés à la raſer. Un Officier du Régiment du Roi, qui étoit de tranchée ce jour-là, s'ennuyant, prit un fuſil de ſoldat pour tirer des bécaſſines; Monſeigneur arriva dans le moment, & tous les Officiers qui étoient aſſis ſe leverent pour le voir venir. Cet autre qui ne prenoit pas garde à ce mouvement, vit en même-temps partir une bécaſſine : il tira & donna d'une balle, qui étoit dans le fuſil avec du menu plomb, au travers du corps du Chevalier de Longueville, qui étoit un bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie, coupée dans ſa premiere jeuneſſe, car il n'avoit que vingt ans, par un accident auſſi funeſte, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Touſſaints, jour de la naiſſance de Monſeigneur, M. de Staremberg ſortit de ſa Place dans ſon carroſſe, à la tête de ſa Garniſon, qui étoit compoſée de ſon Régiment, dont il y avoit encore dix-huit cents hommes en état de ſervir, & ſoixante Dragons à cheval. Les Officiers jettoient la faute ſur les ſoldats, diſant qu'ils n'avoient pas voulu leur obéir. Les ſoldats diſoient qu'ils n'avoient jamais vu leurs Officiers pendant le ſiege. Enfin, on jugea que ni les uns ni les autres ne valoient guere. Il leur paroiſſoit une ſi grande gayeté, que l'on pouvoit aſſurer qu'ils avoient également part à la mauvaiſe défenſe de la Place. M. de Staremberg deſcendit de ſon carroſſe pour ſaluer Monſeigneur, qui étoit à voir ſortir la Garniſon. On leur donna une eſcorte pour les conduire jusqu'à

moitié chemin d'Ulm, où ils devoient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la Garnison fut sortie, Monseigneur alla dans la Place faire chanter le *Te Deum.*

Pendant que l'on étoit devant Philisbourg, le Prince d'Orange avoit voulu mettre sa flotte en mer; mais les vents lui avoient toujours été contraires, & il avoit été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaisseaux maltraités, & d'autres perdus. Son armée étoit composée de troupes qu'il avoit achetées de toutes les nations. Il lui en étoit même venu de Suede, & le Prince Régent de Wirtemberg lui en avoit aussi vendu: mais on a bien fait payer au double à celui-ci, le profit qu'il en avoit retiré; car tout son Pays a été au pillage des troupes du Roi. Le Prince d'Orange avoit une armée

mée nombreuse, une grande quantité de bons Officiers François Huguenots, qui avoient quitté le Royaume pour la Religion. Mr. de Schomberg, qui avoit joint le Prince, étoit le meilleur Général qu'il y eût dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non-seulement de nécessaire, mais de propre pour faire une défense considérable, étoit chargé sur ces vaisseaux; & l'entreprise avoit été conduite pendant long-temps, avec un secret impénétrable : le reste dépendoit de Dieu. Elle ne donnoit pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg, le Roi eut avis que cet apprêt étoit pour faire une descente sur les côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, ville sur le bord de la mer, & l'on commença; mais elle n'étoit pas en état de résister, & il

n'y avoit point assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux Bataillons qui étoient à Versailles, & revenoient de travailler à Maintenon; mais ils étoient en si mauvais état, qu'il fut impossible de les y envoyer : car on ne put jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la Noblesse de la Province & les milices; on envoya Artagnan, Major des Gardes, avec des Officiers & des Sergents du même Régiment, & Sonelle commandant la seconde Compagnie des Mousquetaires, pour y commander. On envoya d'autres Officiers aux Gardes & des Mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais & à Boulogne. Enfin, on fit tout ce qu'on

auroit pu faire, si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siege de Philisbourg, M. de Bouflers avoit fait entrer des troupes dans Worms, Ville assez considérable sur le Rhin. Il s'étoit saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'Electeur, moitié par force & par adresse : on étoit entré en quelque négociation avec M. l'Electeur de Treves pour avoir Coblentz. On ne lui demandoit point sa Forteresse d'Hermestein, mais on vouloit être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'Electeur de Treves même sembloit y pencher assez, & l'on espéroit une heureuse négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il étoit entré dans Coblentz, des troupes de M. l'Electeur de Saxe & des Princes voisins. Francfort, qui étoit dans une appréhension horrible, reçut

aussi une grosse garnison de ces mêmes Troupes. Le déplaisir de n'avoir pu avoir Coblentz, & d'avoir été amusé par une négociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les Terres de l'Electorat de Treves, & en prenant prisonnier le grand Maréchal de l'Electeur, que l'on croyoit avoir fait changer son Maître de parti, après quoi enfin on se résolut à bombarder Coblentz.

Après que tout ce qui étoit nécessaire pour le siege de Manheim, fut parti du Camp de Philisbourg, Monseigneur partit à la tête de ce qui restoit de troupes de son armée, (car il y en avoit beaucoup qui avoient pris les devants,) & alla camper à un Château de chasse de M. l'Electeur Palatin, qui appartient à Madame l'Electrice Palatine Douairiere. Le lendemain Monsei-

gneur arriva devant Manheim. Le temps étoit épouvantable, & l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les villages. Le Gouverneur de Manheim n'étoit qu'un Bourgeois de Francfort, vendeur de fer, ennobli par l'Empereur. Quand Monſeigneur fut arrivé, on fit dire à ce Gouverneur, qu'on le feroit pendre s'il laiſſoit ouvrir la Tranchée, & qu'il n'étoit point à M. l'Electeur Palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce diſcours, & fit tirer fréquemment du canon. On ne fit point de lignes de circonvallation; la plus grande partie de l'armée étoit couverte du Nekker & du Rhin, dont nous étions les maîtres, & il n'y avoit guere d'apparence que les ennemis vinſſent attaquer ce qui étoit par-delà cette premiere riviere. Nous avions un pont de bateaux deſſus, & le quar-

tier de Monfeigneur étoit à la portée du canon de la Place, mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim eft de la plus parfaite fituation qu'il y ait au refte du monde, après celle du Fort de Kell. Elle eft au confluent du Nekker & du Rhin, & couverte d'un côté par un marais. Il y a une Citadelle belle & grande, & parfaitement bien bâtie en-dedans. L'Electeur y avoit un fort vilain Palais. La ville eft jolie. Les rues tirées au cordeau. Cependant tout y a l'air pauvre. Elle étoit très-moderne; car il n'y avoit pas quarante ans, que le feu Electeur, c'eft-à-dire le pere de Madame, l'avoit fait commencer. Quand on eut reconnu la Place, on fit ouvrir la tranchée du côté de la ville. On l'avança extrêmement, & on fit en même-temps une batterie de bombes. Le matin M. de Mor-

nai, qui étoit Aide-de-Camp de Monfeigneur, & fils de M. de Monchevreuil, y fut tué. Son pere, qui avoit fuivi M. du Maine, eut ce déplaifir, qui fut grand, parce que c'étoit un fort honnête garçon & bien établi, qui pourtant ne promettoit pas d'aider beaucoup à la fortune pour fon avancement. Elle l'étoit venu chercher & l'auroit tiré d'un état au-deffous du médiocre, pour le mettre dans un affez grande opulence, fans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon; avec le Lieutenant des Gardes de M. du Maine, & deux foldats. Le foir on ouvrit la tranchée devant la citadelle, & on commanda quatorze cents hommes pour le travail de la nuit. On pouffa la tranchée jufqu'à trente toifes de la contrefcarpe, & on commença à travailler à une batterie de quatorze pieces de

canon. Il y en avoit une de l'autre côté du Rhin, que l'on avoit faite avant que d'ouvrir la tranchée, qui incommodoit extrêmement une batterie que les ennemis avoient fur la tranchée, fi bien qu'en très-peu de temps, elle la rendit prefque inutile, & eût beaucoup incommodé. Monfeigneur alla ce jour-là voir Heidelberg, & on le fit boire fur ce muid fi célebre, qui eft l'admiration de toute l'Allemagne. A fon retour, il apprit que Manheim vouloit capituler. On voulut quelque temps tenir bon, & ne la point recevoir que la citadelle ne fe rendît. Cependant à la fin on jugea à propos de la recevoir, parcequ'on prétendoit faire une attaque à la citadelle par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avoit ouvert la tranchée devant la ville & la citadelle, avoient paffé leur nuit avec des violons & des

haut-bois fur les remparts; mais cette gayeté ne leur dura pas long-temps. Enfin, on reçut la ville à capitulation. Le feu que les bombes avoient mis à un côté, avoit causé quelque diffension entre le Gouverneur & la Bourgeoifie; & de fon côté le Gouverneur menaçoit ceux-ci de les brûler, s'ils fe rendoient : cependant comme il n'étoit pas trop le maître de fa garnifon, il fallut qu'il fît ce que les Bourgeois vouloient. On leur conferva tous leurs privileges, & le régiment de Picardie entra dans la ville. Le matin on alla reconnoître le côté de la citadelle, du côté de la ville. On la trouva plus mauvaife que par un autre endroit, & l'on fe préparoit le foir à y faire une attaque, quoique le Gouverneur mandât qu'il alloit mettre le feu par toute la ville : mais vers les quatre heures du foir, fa fierté fe ralentit, &

il demanda à compoſer. Sa garniſon, qui s'étoit beaucoup diminuée en entrant de la ville dans la citadelle, dit qu'elle vouloit de l'argent, ou qu'elle ne tireroit pas. Il n'avoit point d'argent, & n'en pouvoit plus tirer de la Bourgeoiſie : enfin, il capitula. On lui accorda, qu'il ſortiroit Enſeignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande & que l'on obtient aiſément, quand on s'eſt mal défendu. On lui accorda auſſi deux pieces de canon que l'on ne lui donna pas, & deux fois vingt-quatre heures pour ſe préparer à ſon départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il penſa être aſſaſſiné par ſes ſoldats, & il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la ville. Ce Gouverneur ſortit, comme on étoit convenu, à la tête de cinq ou ſix cents hommes, entre leſquels il y avoit ſoixante Dra-

gons, & s'en alla coucher dans une petite ville du Palatinat. Monſeigneur le vit ſortir, & lui donna une eſcorte de quarante Maîtres commandés par le Chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, ſon canon, & trois chariots de pain que l'on lui avoit promis; mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la garniſon fut à la petite ville où elle devoit aller coucher, elle fit un complot de la piller, ſous prétexte qu'elle lui devoit encore de l'argent, ſur ce qui leur avoit été aſſigné pour leur ſubſiſtance. Le Chevalier de Cominge en fut averti, qui ſe trouva aſſez embarraſſé avec ſa petite troupe; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de Duras, & ſe retrancha avec ſes quarante hommes. On lui envoya la nuit trois cents chevaux, qui arriverent avant la pointe du jour, & qui empêche-

rent le complot. La garnifon fut obligée de fe remettre en marche: elle devoit aller jufqu'à Duffeldorp. La route étoit fort longue, & les foldats murmuroient toujours contre leur Commandant. Enfin, il fut obligé de les laiffer & de prendre la pofte, de peur qu'ils ne l'affommaffent. Il leur laiffa fon équipage, qui étoit une très-médiocre reffource. Monfeigneur envoya Saint-Maure porter au Roi la nouvelle de la reddition de la Place, & donna tous les ordres néceffaires pour la difpofition du fiege de Frankendal, où le Roi lui avoit mandé qu'il falloit qu'il allât encore, & au retour duquel il lui avoit promis de grands plaifirs à la Cour. Monfeigneur fit fon entrée dans Manheim, & fit chanter le *Te Deum* dans l'Eglife de la citadelle, qui étoit la feule Catholique; & encore y faifoit-on trois

exercices de différente Religion dans la journée. Le régiment de Picardie demeura pour garnifon à Manheim, & le Lieutenant-Colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devoient hyverner au-delà du Rhin, partirent du Camp devant Manheim, pour fe rendre dans leurs quartiers; & celles qui devoient demeurer en deçà, fuivirent Mõnfeigneur au fiege de Frankendal. La journée étoit très-petite de Manheim à Frankendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la Cavalerie qui étoit au-delà du Rhin avec M. de Joyeufe, pour aller inveftir la Place. On l'inveftit, & le lendemain on envoya le Chevalier de Courcelle, Major du régiment des Cuiraffiers, pour parler au Gouverneur, de fe rendre, & l'affurer que fans cela il n'auroit point de quartier. Il répon-

dit en brave homme. Le jour que Monſeigneur arriva, on voulut renouer quelque traité, & le Gouverneur y entroit tout-à-fait; mais ſon Major le fit changer d'avis, en l'aſſurant qu'il ſeroit perdu de réputation, s'il ne ſe faiſoit pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fauſſe bravoure, & dit qu'il ſe rendroit quand il lui conviendroit. Au bout de deux jours, on ouvrit la tranchée. Le ſecond jour de la tranchée ouverte, on travailla aux batteries de canon & de bombes. Tout cela tira le troiſieme au matin. La ville fut enflammée depuis ſept heures du matin juſqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura juſqu'à dix heures du ſoir. A onze heures & demi du matin, ils battirent la chamade, & demanderent à capituler. La joie fut grande dans l'armée; car quoique l'on eût beau-

coup de plaisir à servir sous Monseigneur, cependant il étoit le vingtieme de Novembre, & l'on redoutoit extrêmement le vilain temps.

On bombardoit encore Coblentz pendant le siege de Frankendal. Les ennemis avoient dans cette derniere, un ouvrage à couronne, d'où ils incommodoient extrêmement les troupes. Barbesiere, à la tête de son régiment de Dragons, l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la ville qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au Gouverneur de Frankendal, & vit sortir la garnison, qui étoit de sept ou huit cents hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son armée, envoya M. de Kailus porter la nouvelle de la prise de la ville au Roi, & fit donner ordre que l'on lui tînt des chevaux

de poſtes prêts, depuis Verdun juſqu'à Paris. Le lendemain de la priſe de la Place, il y eut beaucoup de gens qui le quitterent, & M. le Duc entr'autres, qui en fut aſſez mal reçu du Roi, auſſi-bien que ceux qui l'avoient ſuivi.

Monſeigneur vint en cinq jours de Frankeldal à Verdun ſur ſes chevaux, & en deux jours de Verdun à Verſailles en poſte. Le Roi, Madame la Dauphine & toute la Cour le vinrent attendre à Saint-Cloud, & l'on avoit mis du canon à Saint-Ouen, que l'on devoit tirer quand il arriveroit, afin de partir en même-temps & d'aller au-devant de lui, juſques au bois de Boulogne : cela fut exécuté. Le Roi, Madame la Dauphine, Monſieur, Madame & les Princeſſes, deſcendirent de carroſſe. Quand il arriva, le Roi l'embraſſa; mais lui très-reſpectueuſe-

ment lui embrassa les genoux. Le Roi lui fit une infinité de caresses, & l'accabla de douceurs. Il avoit été si content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & tout le monde avoit mandé tant de bien de Monseigneur, à quoi ni le Roi ni le Public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le Roi avoit peur de ne lui pas faire assez d'honneur. M. le Prince de Conti arriva avec Monseigneur, & fut le seul, avec les Officiers qui lui étoient nécessaires, qui le suivit. Il n'y avoit pas long-temps que ce Prince étoit marié, & sa femme avoit pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable & aussi estimable dans le cœur d'une jeune personne, vive, & qui n'a pu encore rien aimer. Elle n'avoit pas seulement souri pendant tout le temps de son absence, & à

peine avoit-elle parlé. M. de Beauvilliers, qui avoit marché comme modérateur de la jeunesse de Monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joie fut extrême à la Cour, de voir arriver Monseigneur, & de le voir triomphant. Tous les Poëtes laisserent couler leur veine, bonne ou mauvaise, & l'accablerent de louanges, qui toutes retomboient sur le Roi.

On laissa des Officiers généraux sur toutes les Frontieres. Monclair, qui commandoit naturellement en Alsace, y demeura avec deux Maréchaux-de-Camp & des Brigadiers sous lui. Son commandement s'étendoit jusqu'au Nekker. Le Marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux Maréchaux-de-Camp aussi sous lui, & des Brigadiers. Son Commandement s'étendoit depuis le Nekker jusqu'au Mein & par-delà;

M. de Sourdis commandoit dans tout l'Electorat de Cologne; M. de Montal le long de la Moselle; M. de Boufler's dans son Gouvernement; M. de Duras demeura à l'armée devant Frakendal, jusqu'à ce que la derniere troupe fût partie. Il eut ordre de laisser son équipage en ce pays-là, & de s'en revenir à Paris. Cependant on avoit nouvelle que les troupes de l'Empereur s'avançoient, ainsi il ne falloit pas perdre de temps pour tirer les contributions, dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philisbourg, on avoit envoyé Feuquiere avec son Régiment dans Heilbron, ville Imperiale. M. de Bade-Dourlac avoit livré à Monseigneur une petite ville de son Pays, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit garnison. On en mit une grosse à Hei-

delberg, & les troupes d'en-deçà le Rhin furent diſperſées dans les autres garniſons.

On n'avoit point eu à l'armée, de nouvelles ſûres du Prince d'Orange. Seulement on avoit appris ſon nouveau rembarquement, & qu'une ſeconde tempête l'avoit encore obligé de relâcher, par laquelle il avoit perdu beaucoup de chevaux que l'on avoit été obligé de jetter dans la mer : mais il y avoit déja du temps ; & tout le monde étoit dans l'impatience d'en ſavoir d'une auſſi grande cataſtrophe qu'il paroiſſoit que celle-là devoit être. En arrivant à Paris, on apprit que le Prince avoit fait ſa deſcente fort heureuſement, qu'il étoit entré dans le Pays, qu'il s'étoit ſaiſi d'une Ville, mais qu'aucune perſonne ne l'étoit allé trouver. Chacun jugeoit de cette entrepriſe ſelon ſon inclination. Le

Roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque chofe coutre le Roi d'Angleterre, il leur déclaroit la guerre. Il ne manqua pas. Tous les Princes Proteftants d'Allemagne étoient joints d'intérêt au Prince d'Orange; & cette guerre étoit un effet de haine pour le Roi, & de zele pour la Religion. Le Prince d'Orange donna ordre à l'Envoyé des Hollandois auprès de l'Empereur, de travailler très-férieufement à faire conclure la paix entre le Turc & l'Empereur, afin que les forces de l'Empire fuffent toutes jointes enfemble contre la France. Il y a quelque apparence que le Roi de fon côté fit informer la Porte par fon Ambaffadeur, qu'il attaqueroit l'Empire, afin qu'elle ne fît pas la paix; & Tekeli même, de qui l'on n'avoit parlé depuis long-temps, com-

mença à ſe vouloir un peu remuer.

La ſituation du Prince d'Orange ne demeura pas long-temps dans le même état. Le premier qui commença à quitter le Roi d'Angleterre, pour l'aller trouver, fut un Lieutenant de ſes Gardes avec quelques Gardes. On apprit dans le même temps, qu'il y avoit une révolte dans le nord de l'Angleterre, & que Mylord de Lamere aſſembloit des troupes. Peu de jours après, preſque tout un Régiment alla trouver le Prince d'Orange, mais il en revint beaucoup le lendemain. Le Roi d'Angleterre ſortit de Londres, & prit un poſte très-avantageux, par où il falloit que le Prince d'Orange paſſât pour venir à Londres. Mylord Feversham, frere de M. de Duras, commandoit l'armée, qui étoit nombreuſe, & qui eût accablé le Prince d'Orange, ſi elle eût été auſſi fidelle

qu'elle étoit belle; mais beaucoup de Lords l'abandonnerent, & allerent trouver le Prince d'Orange: entr'autres un nommé Churchill, Capitaine des Gardes du Roi, son Favori, & qu'il avoit élevé d'une très-petite Noblesse à de hautes Dignités, ne s'étoit pas contenté de vouloir aller joindre le Prince d'Orange, mais vouloit lui livrer aussi le Roi. Un saignement de nez, qui prit au Roi en allant dîner chez lui, empêcha l'effet de la trahison. Le Prince de Danemarck, qui avoit épousé la Princesse Anne, seconde fille du Roi, l'abandonna aussi. Sa fille même suivit son mari; & le Roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eût quelque émeute, & qu'il ne fût plus le maître dans la Ville.

Ces nouvelles étonnerent fort la Cour de France: car comme on

avoit vu que peu de perſonnes s'étoient déclarées d'abord pour le Prince d'Orange à ſon arrivée, on avoit preſque compté qu'il avoit pris de fauſſes meſures. Sa Majeſté déclara dans ce temps-là, au moment que l'on s'y attendoit le moins, qu'elle avoit réſolu de faire des Cordons Bleus. La promotion fut grande ; elle fut de ſoixante & treize. Les gens de guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyoit bien que l'on alloit avoir beſoin d'eux, & que les autres récompenſes euſſent été plus cheres que celle-là. Il parut auſſi que M. de Louvois ſeul avoit décidé de ceux qui feroient faits Cordons Bleus. Madame de Maintenon eut, pour ſa part, ſon frere & M. de Monchevreuil ; & contribua, peut-être, à faire Vilarceau Chevalier de l'Ordre. Il y eut trois Officiers de la

Maiſon

Maiſon du Roi qui ne le furent pas ; le Grand-Prévôt, le premier Maître-d'Hôtel, & Cavois, Grand-Maréchal-des-Logis. Le premier avoit par-deſſus ſa charge, ſa naiſſance, & ſon pere, qui l'avoit été ; mais les deux autres n'avoient que leurs charges : à la vérité, l'on en fit quelques-uns Chevaliers, dont la naiſſance, auſſi-bien que la leur, faiſoit grand tort à l'Ordre ; mais c'eſt où paroît le plus la grandeur des Rois, d'égaler les gens de peu aux grands Seigneurs d'un Royaume. Des Ducs, il y en eut trois qui ne furent pas faits Cordons Bleus : Meſſieurs de Rohan, de Vantadour & de Briſſac. Ces trois-là étoient très-peu ſouvent à la Cour, n'alloient point à la guerre, & étoient chacun en leur eſpece des gens extraordinaires, quoique de très-différents caracteres l'un de

l'autre. M. de Soubise & le Comte d'Auvergne refuserent l'Ordre, parce qu'on leur proposa de passer parmi les Gentilshommes, puisqu'ils n'avoient pas de Duché. Les Princes Lorrains avoient consenti de passer après M. de Vendôme; mais ils précéderent tous les Ducs. M. le Comte de Soissons, que le Roi avoit nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son pere n'avoit pas voulu passer après feu M. de Vendôme, & que, comme il étoit mal avec la Princesse de Carignan, sa grand'mere, outre que M. de Savoye ne l'aimoit pas, cela les aigriroit encore contre lui. Le Roi eut la bonté d'entrer dans ces raisons; mais il fut piqué contre le Comte d'Auvergne & contre M. de Soubise. La gloire des Bouillons, à qui il avoit donné le

rang de Prince, quoique naturellement ils ne fuſſent que des Gentilshommes de très-bonne Maiſon d'Auvergne, avoit été la cauſe de leur malheur. Le Roi fit mettre dans les Archives, que le Comte d'Auvergne avoit refuſé le Cordon Bleu, de peur de paſſer après les Ducs, quoique ſes grands-peres n'euſſent été qu'au rang des Gentilshommes; & que M. de Soubiſe avoit auſſi refuſé cet honneur, quoiqu'un homme de ſa Maiſon, appellé le Comte de Rochefort, n'eût fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions propoſées. Pour M. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la ſoumiſſion que l'on doit quand on reçoit des graces de ſon maître, & il dit qu'il ſe contentoit de marcher au rang de ſon Duché. Peut-être le fit-il, parce qu'il ne ſe trouvoit pas à la

cérémonie, & qu'il ne ſe devoit trouver à aucune. Il y eut bien des Lieutenants de Roi des grandes Provinces, qui comptoient que cet honneur leur étoit preſque dû, mais qui en furent privés, entr'autres, les trois de Languedoc. C'étoit leur faute d'y compter; car depuis long-temps, on leur avoit donné tant de dégoûts, & eux l'avoient ſouffert avec tant d'humilité, que l'on crut pouvoir encore leur donner celui-là. M. de la Trimouille fut très-favoriſé, car il s'en falloit un an tout entier qu'il n'eût l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la cérémonie, parce qu'ils étoient employés pour le ſervice du Roi dans les Provinces; & d'autres, que le Roi diſpenſa, parce que, comme il les avoit déclarés tard, & qu'à peine même ceux qui étoient à Paris avoient eu le temps de faire faire

leurs habits, ceux qui ſeroient venus de ſi loin ne les euſſent pu avoir ; par exemple, M. de Monaco, qui n'étoit parti pour aller chez lui, que dix jours auparavant que l'on déclarât la promotion ; & M. de Richelieu, qui s'étoit fait un exil volontaire à Richelieu, parce qu'il avoit perdu, en une fois, plus de cent mille francs, qu'il n'étoit pas en état de payer.

Le Roi paroiſſoit aſſez chagrin. Premiérement, il étoit fort occupé, & l'étoit de choſes déſagréables ; car le temps, qu'un peu auparavant il paſſoit à régler ſes bâtiments & ſes fontaines, il le falloit employer à trouver les moyens de ſoutenir tout ce qui alloit tomber ſur lui. L'Allemagne fondoit toute entiere ; il n'avoit aucun Prince dans ſes intérêts, & il n'en avoit ménagé aucun. Les Hollandois, on leur avoit

déclaré la guerre. Les affaires d'Angleterre alloient si mal, que l'on craignoit tout au moins, qu'il n'y eût un accommodement entre le Roi & le Prince d'Orange, qui retomberoit entiérement sur nous; & on trouvoit même que c'étoit le mieux qui nous pouvoit arriver. Les Suédois, qui avoient été nos amis de tout temps, étoient devenus nos ennemis. Le Roi d'Espagne disoit qu'il vouloit conserver la neutralité; mais celui-là, par-dessus les autres, ne faisoit rien, & l'on s'attendoit qu'il ne conserveroit cette neutralité que jusqu'au temps que nous serions bien embarrassés : ainsi le Roi vouloit, ou que les Espagnols se déclarassent, ou qu'ils lui donnassent deux villes, qui étoient Mons & Namur, comme ôtages de leur foi. La proposition étoit dure; mais aussi nous ne pou-

vions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre, & Namur nous étoit absolument nécessaire, parce que c'étoit le seul passage qu'eussent les Hollandois & les Allemands, pour venir à notre Pays. Nos côtes étoient fort mal en ordre; M. de Louvois, qui a la plus grande part au Gouvernement, n'avoit pas trouvé cela de son district. Il savoit l'union qui étoit entre les deux Rois, & cela lui suffisoit. Les vues fort éloignées, ne sont pas de son goût. Il falloit nécessairement que la Hollande & l'Angleterre se joignissent, pour nous faire du mal. Cette jonction ne se pouvoit imaginer chez lui; & Dieu seul avoit pu prévoir que l'Angleterre seroit en trois semaines soumise au Prince d'Orange: tout cela faisoit qu'on avoit négligé nos côtes.

Le dedans du Royaume n'inquié-

toit pas moins le Roi ; il y avoit beaucoup de nouveaux convertis, qui gémiſſoient ſous le poids de la force, mais qui n'avoient ni le courage de quitter le Royaume, ni la volonté d'être Catholiques. Leurs Miniſtres, qui étoient dans les Pays éloignés, les avoient toujours flattés de ſe voir délivrer de la perſécution dans l'année 1689. Ils voyoient l'événement d'Angleterre, qui commençoit dans ce temps. Ils recevoient tous les jours des lettres de leurs freres réfugiés, qui les fortifioient encore davantage ; & quand ils ſongeoient que tout le monde étoit contre le Roi, ils ne doutoient point du tout qu'il ne ſuccombât, & qu'il ne fût obligé de leur accorder le rétabliſſement de leur Religion. Outre les nouveaux Convertis, il y avoit beaucoup d'autres gens mal-contents dans le Royaume, qui ſe join-

droient à eux, ſi la fortune penchoit plus du côté des ennemis que du nôtre. Le Roi voyoit tout cela auſſi bien qu'un autre, & l'on eût été inquiet à moins. Il ne falloit pas une moindre grandeur d'ame & une moindre puiſſance que la ſienne, pour ne pas ſe laiſſer accabler. Le moyen d'avoir aſſez de troupes, pour réſiſter en même-temps à tout cela? On avoit compté ſur les Suiſſes, mais on ſe brouilla avec eux. Ils ne vouloient pas nous permettre de levées dans leurs Etats; au contraire, ils en permettoient à l'Empereur. Il y avoit un traité avec feu Mr. de Savoye, pour avoir trois mille hommes, qui étoit un petit ſecours: celui-ci fit le difficile. Le Roi ſe dépita, & dit qu'il n'en vouloit plus. Enfin, Mr. de Savoye fut obligé de le prier de les prendre; mais ce fut un très-médiocre ſe-

cours. Il falloit donc que le Roi tirât tout de ſon ſeul Etat. On délivra des commiſſions juſqu'au premier de Janvier, & le Roi fit une Ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices, dans toutes ſes Provinces, qui ſe tranſporteroient où l'on le jugeroit à propos; & cela fut diviſé par Régiments. On mettoit pour Officiers, tous gens qui euſſent ſervi; & les Dimanches & les Fêtes, on exerçoit cette milice à tirer. Enfin, le Roi devoit ſe trouver au Printemps, plus de trois cents mille hommes, ſans ces milices; & c'étoit infiniment. Tout le mois de Décembre s'étoit paſſé, en Allemagne, à tirer des contributions, qu'on avoit pouſſées juſques dans les Etats de l'Electeur de Baviere; & Feuquiere, qui commandoit dans Heilbron, & qui avoit marché avec un gros détachement,

avoit fait trembler tous ces Pays. On s'étoit fait donner cinquante mille francs du côté de la Hollande, c'est-à-dire dans le Brabant Hollandois. Baloride y avoit marché, & avoit brûlé un village au Prince d'Orange, nommé Rosendal, auprès de Breda, qui avoit refusé de payer la contribution. Elle étoit établie aussi dans les Pays de Liege & de Juliers, & tout cet argent servoit très-utilement. Les troupes, à la vérité, en tiroient un très-médiocre avantage; car on ne leur en donnoit rien : mais c'est une habitude que l'on a prise en France, & dont on se trouve fort bien. On fut obligé, à la fin de Décembre, de retirer les troupes que l'on avoit au-delà du Rhin; mais on pilla & démolit les Places, comme Heilbron, Studgard, Zinsheim, & beaucoup d'autres. On travailla à fortifier Pfortsheim, qui

eſt une Place à l'entrée du Wirtemberg, & dont la ſituation eſt bonne, parce qu'elle eſt dans les montagnes. On travailloit auſſi à la fortification de Mayence.

On fut quelque temps à la Cour ſans entendre parler des affaires d'Angleterre; il n'en venoit aucune nouvelle ſûre : on ſavoit ſeulement que les affaires du Roi de cette Iſle alloient très-mal. Il en arriva un Gentilhomme de M. de Lauſun, qui s'en étoit allé en Angleterre, au commencement de toutes ces affaires : on eut par lui des nouvelles ; mais le bruit ne ſe répandit point de ce que c'étoit. Peu de jours après, on ſut que la Reine d'Angleterre étoit paſſée en France avec le Prince de Galles, ſous la conduite de M. de Lauſun, & qu'ils étoient arrivés à Calais. On jugea que ce courier avoit été dépêché

pour apporter au Roi le projet de sa fuite, & pour savoir s'il l'approuvoit. On dit aussi que le Roi d'Angleterre devoit arriver vingt-quatre heures après; mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passerent sans que l'on dît rien du tout, que le projet de sa fuite. On débitoit que les ports d'Angleterre étoient fermés. Enfin, il se répandit un bruit qu'il avoit été arrêté à Rochester en se voulant sauver. Il n'avoit voulu dire ni à la Reine, ni à M. de Lausun, le projet de sa fuite. A l'égard de la Reine, la chose avoit été & bien projettée & bien exécutée. Le Roi d'Angleterre avoit eu envie de faire sauver le Prince de Galles, & l'avoit fait sortir de Londres, de peur de n'en être plus le maître. Il l'avoit confié à Mylord d'Ormond, qu'il avoit cru entiérement dans ses intérêts,

& qui commandoit ſa flotte. On conte qu'il lui ordonna de le faire ſauver, que Mylord d'Ormond ne le voulut pas, & qu'il lui dit qu'il en ſeroit reſponſable à toute l'Angleterre, ajoutant que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui renvoyer le Prince, dont Sa Majeſté feroit après ce qu'elle voudroit. Le Roi d'Angleterre fut déſolé de voir que tout le monde lui manquoit: car il douta que Mylord d'Ormond lui remît le jeune Prince entre les mains; & il ne fut que le jour d'après, qu'il l'avoit renvoyé. Le Roi de la Grande-Bretagne avoit propoſé à la Reine ſon épouſe de partir ſans le Prince de Galles; mais elle n'y avoit pas voulu conſentir. Enfin, on lui apporta la nouvelle qu'il étoit arrivé. On le laiſſa trois jours dans un fauxbourg de Londres. La Reine, avec deux femmes, dont l'une étoit Gou-

vernante du Prince de Galles, appellée Mad. Fiden, son mari, M. de Lausun, & Saint-Victor partirent à l'entrée de la nuit. D'abord le Roi se coucha comme à son ordinaire avec la Reine sa femme, & ils se releverent une heure après. Le Roi s'étant habillé, la fit descendre par un degré dérobé, & la remit entre les mains de M. de Lausun, qui avoit publié depuis plusieurs jours, qu'il s'en retourneroit en France; & à cet effet, avoit retenu un yacht & un carrosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son carrosse, le Cocher jura qu'il ne vouloit point marcher: cependant le temps pressoit. M. de Lausun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison; mais dans le temps qu'il montoit sur son siege, il vint une émeute, sur ce qu'on disoit que des Catholiques se sau-

voient, qui les remit encore en danger d'être arrêtés : mais le Cocher, qui eut peur, ſe dépêcha, par le moyen de l'argent que lui donna encore M. de Lauſun; ainſi ils ſe ſauverent de ce danger, & arriverent heureuſement au yacht. On fit entrer le Prince de Galles, ſans que le Patron s'en apperçût; la Reine ſe cacha extrêmement, & remit ſon voyage entre les mains de Dieu. Cependant tous les périls n'étoient pas évités; car l'armée navale d'Hollande croiſoit dans la Manche, & le vent les pouvoit rejetter en Angleterre. Quand le yacht ſe mit en mer, le vent étoit excellent; mais il changea peu de temps après. La nuit venue, le vent fut ſi fort, qu'il fallut plier toutes les voiles. Le Patron ne ſavoit où il en étoit; il entendit du bruit, il crut être auprès de quelque port : mais peu de temps

après, il entendit les cloches dont on se sert pour appeller à la priere dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il étoit au milieu de la flotte d'Hollande, & jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé, on mit les voiles, & le yacht arriva enfin heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Le Garde du port, qui vit arriver ce yacht, envoya avertir le Gouverneur, qui étoit M. de Charost. Il envoya deux chaloupes, pour reconnoître, selon la coutume.

L'affaire de M. de Charost & de M. de Lausun a fait trop de bruit, pour ne la pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnoître, on vint dire à M. de Charost que c'étoit M. de Lausun. Ils étoient amis. Le Duc de Charost alla au-devant de lui, & l'embrassa. M. de Lausun le pria de lui donner un logement pour

deux Dames de ſes amies, qui s'étoient ſauvées d'Angleterre avec lui. Le Duc de Charoſt lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que ſa maiſon étoit toute percée, & qu'il y pleuvoit; mais qu'il lui alloit donner le meilleur logement de la Ville. En même-temps il preſſa M. de Lauſun de lui dire qui étoient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté. Enfin, il lui dit que c'étoit la Reine d'Angleterre, mais qu'elle ne vouloit pas être reconnue; qu'il ne falloit lui rendre ni honneurs, ni marque de diſtinction, & qu'autrement on la mettroit au déſeſpoir. M. de Charoſt ne crut point M. de Lauſun, & s'en alla au-devant d'elle, pour lui rendre, à ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des Gardes, reçut les ordres de Sa Majeſté, & ſe re-

tira ensuite pour en donner avis à la Cour. Quand il eut dit à M. de Lausun ce qu'il alloit faire, celui-ci lui répondit qu'il s'en donnât bien de garde, & qu'il alloit tout gâter, parce qu'elle ne vouloit pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui, ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisoit son devoir, & que tout ce qu'il pouvoit lui accorder, c'étoit de lui donner le temps d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la Ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, & donna avis de l'arrivée de la Reine & du Prince de Galles. Quand le Patron du yacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lausun dit encore au Duc de Charost qu'il falloit absolument le retenir. M. de Charost répondit qu'il avoit ordre de ne faire aucune violence aux

Anglois ; que tout ce qu'il pouvoit faire feroit de l'amufer & de lui confeiller de ne pas s'en retourner, mais qu'il ne l'arrêteroit pas autrement : & il arriva que le Patron ne voulut point adhérer aux confeils du Duc.

Pendant tout le temps que la Reine demeura à Calais, M. de Charoft fit fervir trois tables pour elle & pour fa fuite, & lui rendit toujours tous les honneurs qui étoient dus à une Majefté. Cependant, après l'arrivée de M. de Laufun, le bruit fe répandit ici que M. de Charoft avoit très-mal rempli fon devoir à cet égard, que le fervice du Roi fe faifoit fort mal à Calais, & que la Place n'étoit pas feulement gardée : mais il s'en juftifia ; & à fon retour, il fut fort bien traité du Roi. Lorfque le Courier de M. Charoft arriva ici, ce

fut une fort grande joie à la Cour, où l'on attendoit avec impatience des nouvelles du Roi d'Angleterre: on ſavoit qu'il devoit ſe ſauver peu de temps après la Reine; mais on n'avoit point de nouvelles de ſon arrivée, & les ports d'Angleterre étoient fermés. Il vint un bruit que le Roi avoit été arrêté à Rocheſter, déguiſé, en ſe voulant ſauver. Ce bruit vint ſans que l'on ſût par où : à celui-là ſuccéderent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événements extraordinaires. Enfin, on eut des nouvelles ſûtes, qui étoient, que le Roi s'étant déguiſé en Chaſſeur, comme il alloit entrer dans un bateau qui le devoit conduire à des bâtiments François répandus ſur la côte & cachés dans des rochers, des payſants ivres l'avoient arrêté, diſant que des Catholiques s'enfuyoient;

& sous ce prétexte, ils l'avoient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu; & la Noblesse des environs vint l'en tirer, lui baiser la main, & lui rendre les soumissions qu'ils devoient à leur Roi. Ces Gentilshommes se plaignirent à Sa Majesté, de ce qu'elle vouloit les abandonner. Comme l'on conduisoit le Roi à Rochester, il se souvint d'un certain Mylord du voisinage de cette ville; & il lui manda la peine où il étoit. Le Mylord lui fit réponse, que Sa Majesté pouvoit se tirer d'affaire comme elle jugeroit à propos; mais que puisqu'il ne lui étoit bon à rien, il ne l'iroit pas trouver. Le Roi fut reconduit à Londres, & logé comme à l'ordinaire dans son Palais de Windsor, où ses peuples se vinrent plaindre à lui, de ce qu'il les vouloit abandonner.

La Reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque temps, pour savoir des nouvelles de son époux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passoit avec un déplaisir mortel. On le lui avoit caché d'abord : mais étant à la fenêtre, elle reconnut un des domestiques du Roi, qui s'étoit sauvé, & qui devoit se sauver avec lui. A l'égard de la Cour de France, tout y étoit comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point : toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, & toujours avec les mêmes gens. M. de Lausun avoit écrit de Calais une Lettre au Roi, où il lui avoit mandé, qu'il avoit fait serment au Roi d'Angleterre de ne remettre la Reine sa femme & le Prince de Galles qu'entre ses mains ; que comme il n'étoit pas assez heureux pour voir

Sa Majefté Britannique, il le prioit de vouloir bien le difpenfer de fon ferment, & de lui ordonner entre les mains de qui il remettroit la Reine & le Prince de Galles. Le Roi fit réponfe de fa main à M. de Laufun, lui manda qu'il n'avoit qu'à revenir à la Cour, envoya un Lieutenant des Gardes, un Exempt, quarante Gardes, M. le Premier avec des carroffes, des Maîtres-d'hôtel, & ce qui étoit néceffaire pour la Reine fugitive. Le Roi dit enfuite, qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vu de fon écriture, & qui feroit bien-aife d'en revoir encore. Cette attention du Roi pour M. de Laufun, en donna une grande aux Miniftres, qui ne l'aimoient pas, & les mit dans une furieufe appréhenfion, que le goût du Roi pour M. de Laufun ne recommençât. Sa Majefté envoya M. de Seignelai

Seignelai à Mademoiſelle, pour lui dire, qu'après les ſervices que M. de Lauſun venoit de lui rendre, il ne pouvoit s'empêcher en aucune façon de le voir. Mademoiſelle s'emporta, & dit : C'eſt donc-là la reconnoiſſance de ce que j'ai fait pour les enfants du Roi. Enfin, elle fut dans une rage ſi épouvantable, qu'elle ne la put cacher à perſonne. Un des amis de M. de Lauſun, fut chargé de lui préſenter une lettre de ſa part. Elle la prit, & la jetta dans le feu en ſa préſence ; mais cet ami la retira, & repréſenta à Mademoiſelle, que du moins elle la devoit lire : mais Mademoiſelle alla s'enfermer, & revint un moment après dans la chambre, dire qu'elle l'avoit brûlée ſans la lire.

On fit alors des Chevaliers du Saint-Eſprit, avec le moins de cérémonies que l'on put, le Roi ayant

une averſion naturelle pour tout ce qui le contraint ; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallu trop de temps. La moitié fut faite à Vêpres, la veille du jour de l'an, & l'on commença par les gens titrés. Le lendemain on acheva le reſte à la Meſſe : il ne s'y paſſa rien de conſidérable. Deux jours auparavant, il y avoit eu une grande diſpute entre les Ducs de la Rochefoucault & de Chevreuſe. Le Duc de Luynes, pere du dernier, s'étoit défait de ſon Duché en faveur de ſon fils, & ce Duché étoit plus ancien que celui de la Rochefoucault : par conſéquent il prétendoit paſſer à la cérémonie. M. de la Rochefoucault ſoutint qu'il n'étoit pas reçu Duc de Luynes, mais ſeulement de Chevreuſe, qu'ainſi il ne paſſeroit qu'au rang de Chevreuſe. Ils ſe diſputerent. Enfin, le dernier ob-

tint du Roi un ordre pour que le premier Président le fît recevoir, sans que les chambres fussent assemblées, & il fut reçu le jour même de la cérémonie. Le Duché de Chevreuse fut cédé au Comte de Montfort. On envoya porter l'Ordre par des couriers, aux gens éloignés, que le Roi avoit honorés du Cordon Bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniere dont cet honneur fut reçu par deux personnes de différent caractere, dont l'une étoit M. de Boufflers, & l'autre le Marquis d'Huxelles. Le premier le reçut, en remerciant bien humblement Dieu & le Roi des graces continuelles dont ils le combloient; & dans ses actions de graces, il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance pour le Roi & pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, & recommanda au

courier de lui dire en même-temps, que si l'Ordre l'empêchoit d'aller au cabaret & tels autres lieux, il le lui renvoyeroit. Je dois ajouter ici, que ces deux hommes de caractere si différent, sont tous deux très-honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

Mr. de Lausun, après avoir reçu du Roi la permission de le saluer, vint à la Cour dans les transports d'une joie extraordinaire; il jetta ses gants & son chapeau aux pieds du Roi, & tenta toutes les choses qu'il avoit autrefois mises en usage pour lui plaire. Le Roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lausun eut vu le Roi, il s'en retourna trouver la Reine d'Angleterre, qui venoit se rendre à la Cour, n'ayant point de nouvelles de son époux. On dit d'abord qu'on la logeroit à Vincennes; mais le Roi jugea plus à propos de

lui donner St. Germain. Pendant qu'elle étoit en chemin, la nouvelle arriva que le Prince d'Orange avoit fait arrêter le Roi d'Angleterre: l'exemple de la mort tragique de Charles premier, son pere, fit trembler pour lui; mais le soir même, le Roi dit, en allant à son appartement, qu'il avoit des nouvelles que ce Prince étoit en sûreté. Un valet de garde-robe, François, que S. M. B. avoit depuis long-temps, l'avoit vu s'embarquer proche de Rochester. De-là ce Prince étoit venu repasser à Douvres, & ensuite avoit passé à Ambleteuse, petit port auprès de Boulogne. Le valet-de-chambre étoit venu devant, & avoit rapporté qu'il avoit entendu tirer le canon à Calais, qu'apparemment c'étoit son maître qui arrivoit. Toute la soirée se passa sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nou-

velles de l'arrivée du Roi d'Angleterre; mais le lendemain, on fut au lever fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avoit point encore. On trouvoit que la nuit étoit trop longue pour, que si le canon que l'on avoit entendu tirer à Calais, eût été pour lui, le courier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin, que Mylord Feversham, frere de Mr. de Duras, avoit été arrêté par le Prince d'Orange, comme il venoit lui parler de la part du Roi d'Angleterre; que le Prince d'Orange avoit mandé au Roi d'Angleterre, qu'il falloit qu'il sortît de Windsor, parce que, tant qu'il y seroit, on ne pouvoit pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'Etat. Le Roi en fit quelque difficulté; mais peu de moments après, le Prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le falloit, & qu'il se retirât à

Hamptoncour, qui eſt une maiſon des Rois d'Angleterre. Le Roi manda qu'il n'y pouvoit pas aller, parce qu'il n'y avoit aucun meuble; mais que s'il le lui permettoit, & qu'il le jugeât à propos, il iroit à Rocheſter. Le Prince d'Orange y conſentit, & lui manda en même-temps, que pour ſa ſûreté, il lui donneroit quarante de ſes Gardes pour l'y conduire. Il fallut en paſſer par où le Prince d'Orange voulut, & le Roi ſortit ainſi en peu de moments de Windſor. S. M. B. fut gardée très-étroitement. Le premier jour, le Prince d'Orange lui avoit donné preſque tous Gardes Catholiques, & un Officier; ils entendirent la Meſſe avec lui. Quand le Roi fut à Rocheſter, on le garda moins. Il y avoit des portes de derrieres à ſon Palais; un domeſtique qui étoit au Roi, lui fit trouver des

chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, & se rendit à un endroit, où l'attendoit un petit bateau pour le conduire à un plus grand bâtiment. En arrivant à la petite barque, il y trouva des Paysans, yvres, qui l'obligerent de boire à la santé du Prince d'Orange. S. M. leur donna de l'argent pour y boire encore. On comptoit aussi toutes les particularités qu'avoit dites le valet de garde-robe le matin, & chacun raisonnoit selon sa portée. Les uns croyoient que le Prince d'Orange lui avoit fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jetter dans la mer; les autres, afin de le faire transporen Zélande, où il le retiendroit prisonnier. Enfin, chacun donnoit pour bon ce qui lui passoit par la tête. Le Roi étoit triste, les Ministres fort embarrassés.

Le Roi étoit à la Messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du Roi d'Angleterre, quand Mr. de Louvois y entra, pour dire à S. M. que Mr. d'Aumont venoit de lui envoyer un Courier, qui lui annonçoit l'arrivée du Roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la Cour, & égale entre les Gens de qualité & les domestiques. On dépêcha aussi-tôt un Courier à la Reine d'Angleterre, qui étoit en chemin. Mr. le Grand étoit parti dès le matin, pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le Roi d'Angleterre, à ce que conta le Courier, il étoit dans un très-petit bâtiment, où il avoit quelques gens armés avec lui, & quelques grenades. Il apperçut de loin un vaisseau plus gros que le sien; il donna ses ordres pour se défendre, en cas qu'il fut attaqué : mais quand ils s'ap-

procherent, il reconnut que c'étoit un vaiſſeau François : la joie fut grande de part & d'autre. Il ſe mit dans ce vaiſſeau, & arriva fort heureuſement, mais pourtant très-fatigué, car il y avoit bien du temps que ſes nuits n'étoient pas bonnes.

Le Roi alla de Verſailles à Chatou, au-devant de la Reine d'Angleterre & du Prince de Galles. Il y attendit avec une fort groſſe Cour à ſa ſuite, cette Reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. S. M. B. parla avec tout l'eſprit & toute la politeſſe que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conſerver dans des malheurs auſſi grands qu'étoient les ſiens. Le Roi la conduiſit à Saint-Germain, & fit ce qu'il put pour adoucir ſes peines, qui étoient extrêmement diminuées par la joie

d'avoir appris que le Roi ſon époux étoit en France, & en bonne ſanté. Après cela, le Roi s'en retourna à Verſailles, & envoya le lendemain chez la Reine une toilette magnifique, avec tout ce qu'il lui falloit pour l'habiller, & ce qui étoit néceſſaire pour le Prince de Galles; le tout travaillé ſur le modele de ce que l'on avoit fait pour M. de Bourgogne. Avec cela, l'on mit une bourſe de ſix milles piſtoles ſur la toilette de la Reine; on lui en avoit déja donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le Roi d'Angleterre arrivoit, le Roi l'alla attendre à Saint-Germain, dans l'appartement de la Reine. Sa Majeſté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât: comme il étoit dans la Garenne, on le vint dire à Sa Majeſté, & puis on vint avertir quand il arriva

dans le château. Pour lors, Sa Majesté quitta la Reine d'Angleterre, & alla à la porte de la salle des Gardes au-devant de lui. Les deux Roi s'embrasserent fort tendrement, avec cette différence, que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du Roi. Après cette premiere embrassade, au milieu de la salle des Gardes, ils se reprirent encore d'amitié; & puis, en se tenant la main serrée, le Roi le reconduisit à la Reine, qui étoit dans son lit. Le Roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme, apparemment par respect.

Quand la conversation eut duré un quart d'heure, le Roi mena le Roi d'Angleterre à l'appartement du Prince de Galles. La figure du Roi d'Angleterre n'avoit pas imposé

aux Courtifans : fes difcours firent encore moins d'effet que fa figure. Il conta au Roi, dans la chambre du Prince de Galles, où il y avoit quelques Courtifans, le plus gros des chofes qui lui étoient arrivées, & il les conta fi mal, que les Courtifans ne voulurent point fe fouvenir qu'il étoit Anglois, que par conféquent il parloit fort mal François; outre qu'il bégayoit un peu, qu'il étoit fatigué, & qu'il n'eft pas extraordinaire qu'un malheur auffi confidérable que celui où il étoit, diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la fienne.

Après être forti de chez le Prince de Galles, les deux Rois s'en revinrent chez la Reine. Sa Majefté y laiffa celui d'Angleterre, & s'en revint à Verfailles. Prefque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux

grands Princes. Le lendemain au matin, le Roi d'Angleterre eut à son levé tout ce qui lui étoit nécessaire, & dix mille pistoles sur sa toilette. L'après-dînée, ce Prince vint à Versailles voir le Roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la salle des Gardes, & le mena dans son petit appartement. Ensuite, il fut voir Madame la Dauphine, Monseigneur, Monsieur & Madame. Il demeura très-long-temps avec le Roi. Monseigneur & Monsieur furent rendre la visite à Saint-Germain. Il y eut de grandes contestations pour les cérémonies : le Roi voulut que le Roi d'Angleterre traitât Monseigneur d'égal ; le Roi d'Angleterre y consentit, pourvu que le Roi traitât le Prince de Galles de même. Enfin, il fut décidé que le Dauphin n'auroit qu'un siege pliant devant le Roi d'Angleterre, mais qu'il

auroit un fauteuil devant la Reine. Les Princes du Sang avoient aussi leurs prétentions, disant que, comme ils n'étoient pas sujets du Roi d'Angleterre, ils devoient avoir aussi d'autres traitements. A la fin, tout cela se passa fort bien : mais quand il fut question des femmes, cela ne fut pas si aisé. Les Princesses du Sang furent trois ou quatre jours sans aller chez S. M. d'Angleterre; & quand elles y furent, les Duchesses ne les suivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitements, celui de France, qui est de s'asseoir devant leur Souveraine, & celui d'Angleterre, qui est de la baiser. La Reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuse, ne laisse pas d'être fort raisonnable, dit au Roi, qu'il n'avoit qu'à ordonner, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, & qu'elle le prioit de choisir lui-même

le cérémonial, qu'elle obferveroit. Enfin, il fut décidé que les Ducheffes s'en tiendroient à celui de France. Quand la Reine d'Angleterre vint à Verfailles, la magnificence l'en furprit, & fur-tout la grande gallerie, qui, fans contredit, eft la plus belle chofe de l'Univers en fon genre : auffi la louat-elle extrêmement; mais dans les termes qui convenoient, & qui pouvoient faire plaifir au Roi. Elle fit les mêmes vifites qu'avoit fait le Roi fon époux, & s'en retourna à Saint-Germain avec de très-grands applaudiffements.

Pendant ce temps-là, il arrivoit toujours des troupes du côté du Rhin; les contributions diminuoient, & il falloit abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron, & par le Pays de Wirtemberg. On le pilla

bien auparavant; mais dans le temps que l'on fortit d'Heilbron par une porte, les ennemis qui y entroient par l'autre, donnerent fur une petite arriere-garde, tuerent des malades que l'on avoit laiffés dans la Ville, & que l'on n'avoit pas encore pu retirer. Toutes les troupes qui étoient de ce côté-là, fe retirerent à Pfortzeim; & celles qui étoient un peu plus avancées de l'autre côté, fe retirerent à Heildelberg. On y raffembla une forte garnifon; celle de Manheim fut auffi renforcée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter tout cela, ne fit honneur, ni à la France, ni à fes troupes, ni aux Généraux qui avoient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au Comte de Teffé; & entr'autres chofes on trouva mauvais, qu'un homme qui a fervi, ne fût pas que quand on fe retire

d'une Place, on en ferme les portes, hors celle par où l'on fort.

Le Roi d'Angleterre étoit à St. Germain, recevant les refpects de toute la France; les Miniftres y furent des premiers. L'Archevêque de Rheims, frere de M. de Louvois, le voyant fortir de la Meffe, dit avec un ton ironique : *Voilà un fort bon homme, il a quitté trois Royaumes pour une Meffe :* belle réflexion dans la bouche d'un Archevêque. On régla pour la maifon du Roi d'Angleterre fix cents mille francs; & pendant le premier mois, il eut toujours les Officiers du Roi pour le fervir. Tous les jours il arrivoit beaucoup de Cordons Bleus Anglois : le Roi voulut lever deux Régiments de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux enfants du Roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheufes circonftan-

ces de ſon état, S. M. B. ne laiſſoit pas d'aller courageuſement à la chaſſe avec Monſeigneur, & piquoit comme eût pu faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre ſouci que celui de ſe divertir. Cependant ſes affaires alloient fort mal; car le Prince d'Orange avoit été reçu du peuple de Londres avec de très-grandes acclamations : preſque tous les Grands étoient pour lui. Il n'étoit queſtion que de trouver la maniere d'aſſembler un nouveau Parlement; car le Roi, qui, un peu avant de quitter ſon Royaume, avoit convoqué le Parlement, l'avoit caſſé en partant, & avoit jetté les Sceaux du Royaume dans la mer. On rit beaucoup en France, en ſongeant à cet expédient que S. M. B. avoit trouvé; & cependant cela ne laiſſoit pas de faire quelque embarras en Angleterre, à cauſe de leurs Loix. A

la vérité l'embarras fut bientôt levé. On apprit ici que tout se disposoit à faire une élection du Prince d'Orange à la Royauté, bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux : mais ils ne convenoient pas au Prince, qui vouloit être Roi, quoiqu'il en pût être. L'Irlande tenoit toujours ferme pour son premier Roi : seulement il y eut un petit parti de Protestants Irlandois, qui s'éleva contre ; mais il fut abattu en très-peu de temps par Tirconel, qui étoit Vice-Roi d'Irlande, & avoit amassé beaucoup de Milices généralement mal disciplinées, sans armes, & sans munitions. Cela ne témoignoit que de la bonne volonté. Tirconel pria le Roi de passer en Irlande, & l'assura que ce voyage lui seroit très-avantageux. Le Roi fut quelque temps à se résoudre ; & pendant ce temps-là, l'on envoya un

homme de confiance, nommé Pointis, Capitaine de Vaisseau, pour rendre compte de l'état où il avoit trouvé tout, & pour prendre des mesures plus justes.

Plus les François voyoient le Roi d'Angleterre, moins on le plaignoit de la perte de son Royaume. Ce Prince n'étoit obsédé que des Jésuites : il vint faire un voyage à Paris ; d'abord il alla descendre aux grands Jésuites, causa très-long-temps avec eux, & se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il étoit de leur Société. Cela parut d'un très-mauvais goût : ensuite il alla dîner chez M. de Lausun. On faisoit presque tous les quinze jours un voyage à Marly de quatre ou cinq jours. C'est, comme on sait, une maison entre Saint-Germain & Versailles, que le Roi aime fort, & où il va faire de petits voyages, afin

d'être moins obſédé de la foule des Courtiſans. Le Roi & la Reine d'Angleterre y furent. On repréſentoit à Trianon, qui eſt une autre maiſon que le Roi a fait bâtir à un bout du canal, un petit Opéra ſur le retour du Dauphin. La Princeſſe de Conti, Madame la Ducheſſe, & Madame de Blois y danſoient, & en étoient aſſurément le principal ornement ; car, du reſte, les Vers en étoient très-mauvais, & la Muſique des plus médiocres. Sa Majeſté pria le Roi & la Reine d'Angleterre d'y venir, & leur donna ce plaiſir.

Madame de Maintenon, qui eſt fondatrice de Saint-Cyr, toujours occupée du deſſein d'amuſer le Roi, y fait ſouvent faire quelque choſe de nouveau à toutes les petites filles qu'on éleve dans cette maiſon, dont on peut dire, que c'eſt un éta-

blissement digne de la grandeur du Roi, & de l'esprit de celle qui l'a inventé, & qui le conduit : mais quelquefois les choses les mieux instituées dégénerent considérablement; & cet endroit, qui, maintenant que nous sommes dévots, est le séjour de la vertu & de la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche & de l'impiété. Car de songer que trois cents jeunes filles qui y demeurent jusqu'à vingt ans, & qui ont à leur porte une cour remplie de gens éveillés, sur-tout, quand l'autorité du Roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles & de jeunes hommes, soient si près les uns des autres, sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disois : Madame de Maintenon,

pour divertir ses petites filles & le Roi, fit faire une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du temps, que l'on a tiré de sa Poésie, où il étoit inimitable, pour en faire, à son malheur, & celui de ceux qui ont le goût du Théâtre, un Historien très-imitable. Elle ordonna au Poëte de faire une Comédie; mais de choisir un sujet pieux: car à l'heure qu'il est, hors de la piété, point de salut à la Cour, aussi-bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'Histoire d'Esther & d'Assuérus, & fit des paroles pour la Musique. Comme il est aussi bon Acteur qu'Auteur, il instruisit les petites filles; la Musique étoit bonne; on fit un joli Théâtre & des changements. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Madame de Maintenon: mais comme le prix des choses dépend ordinairement

nairement des perſonnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe Madame de Maintenon, fit dire à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant; que la Comédie étoit ſupérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en ce genre-là, & que les Actrices, même celles qui étoient transformées en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux de la Chammelay, de la Raiſin, de Baron, & des Monfleury. Le moyen de réſiſter à tant de louanges! Madame de Maintenon étoit flattée de l'invention & de l'exécution. La Comédie repréſentoit en quelque ſorte, la chûte de Madame de Monteſpan, & l'él'évation de Madame de Maintenon. Toute la différence fut, qu'Eſther étoit un peu plus jeune, & moins précieuſe en fait de piété. L'application qu'on lui faiſoit du caractere

d'Esther, & de celui de Vasty à Madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement, qui n'avoit été fait que pour la Communauté, & pour quelques-unes de ses amies particulieres. Le Roi en revint charmé : les applaudissements que S. M. donna, augmenterent encore ceux du Public. Enfin, l'on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas; il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller; & ce qui devoit être regardé comme une Comédie de Couvent, devint l'affaire la plus sérieuse de la Cour. Les Ministres, pour faire leur cour, en allant à cette Comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. A la premiere représentation où fut le Roi, il n'y mena que les principaux Officiers, qui le suivent quand il va à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes

pieuſes, telles que le Pere de la Chaiſe, & douze ou quinze Jéſuites, auxquels ſe joignit Madame de Miramion, & beaucoup d'autres Dévots & Dévotes. Enſuite cela ſe répandit aux Courtiſans. Le Roi crut que ce divertiſſement ſeroit du goût du Roi d'Angleterre. Il l'y mena, & la Reine auſſi. Il eſt impoſſible de ne point donner de louanges à la maiſon de St. Cyr, & à l'établiſſement: ainſi, ils ne s'y épargnerent pas, & y mêlerent celles de la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette Comédie étoit allégorique; qu'Aſſuérus étoit le Roi; que Vaſty, qui étoit la femme concubine détrônée, paroiſſoit pour Mad. de Monteſpan. Eſther tomboit ſur Madame de Maintenon; Aman repréſentoit Mr. de Louvois; mais il n'y étoit pas bien peint, & apparemment Racine n'avoit pas voulu le marquer.

La Chaffe, le Billard & la Comédie de St. Cyr, partageoient les plaifirs innocents du Roi. Il alloit à Marly tous les quinze jours, & jouoit aux portiques, qui eft un jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de fineffe qu'à croix & pile. Le Roi y étoit pourtant très-vif. Monfeigneur donnoit un peu plus dans les plaifirs de la jeuneffe, car il fut trois ou quatre fois au bal; Monfeigneur en donna un; Mr. de la Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchoit de la profufion; Monfeigneur avoit fait une partie avec la Princeffe de Conti, d'y aller; le Roi ne l'approuva pas, difant que jamais on n'alloit dans ces fortes d'endroits, qu'il n'y eût quelque conte défagréable, & que les femmes d'un certain air n'y devoient pas aller. Cela fit que la Princeffe, qui aime bien les plai-

ſirs, s'en priva à ſon grand regret.

A Verſailles, il y en eut auſſi : Monſieur donna le ſien au Public, M. le Duc & M. le Prince de Conti en donnerent auſſi à Monſeigneur. Il n'y eut point d'aventure remarquable : Madame la Comteſſe du Roure s'y trouva ; Monſeigneur eſt un amant ſi peu dangereux, que l'on ne parla pas ſeulement de lui. Il n'y a que Madame la Dauphine, qui ſe défie de la force de ſes charmes, qui croye qu'il y ait autre choſe que les lorgneries, qu'elle lui voit. Ainſi la pauvre Princeſſe ne voit que le pire pour elle, & ne prend aucune part aux plaiſirs. Elle a une fort mauvaiſe ſanté & une humeur triſte, qui, joint au peu de conſidération qu'elle a, lui ôte le plaiſir qu'une autre que la Princeſſe de Baviere ſentiroit de toucher preſque à la premiere place du monde. Le

goût de Monſeigneur aux bals eſt de changer ſouvent d'habit, par le ſeul plaiſir de n'être pas reconnu, & de parler à des perſonnes indifférentes. Les bals de la Cour étoient ſi triſtes, qu'ils ne commençoient qu'à près de minuit, & ils étoient toujours finis avant deux heures.

La Princeſſe de Conti ne s'y maſquoit que pour un moment. Elle a des yeux qui la font reconnoître de tout le monde; & ces yeux-là, quelque beaux qu'ils ſoient, s'ils lui donnoient le plaiſir de les entendre admirer, faiſoient éloigner les perſonnes qui l'auroient pu amuſer, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du Roi. Ainſi la pauvre Princeſſe n'y prenoit guere de plaiſir, & Monſeigneur étoit aſſurément celui qui s'y attachoit le plus, ſans prendre d'autre plaiſir que celui du bal.

Les plaisirs n'étoient pas assez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce temps-là, M. de Baviere vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, pour reconnoître un peu le Pays où il devoit faire la guerre l'été, & pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du canon à toutes les Places que nous tenions, & s'avança avec beaucoup d'escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, & laissa un poste retranché à un quart de lieue de la Ville, mais il n'y demeura pas long-temps; car Melac, qui est un vieux Officier de Cavalerie, sortit sur lui avec de la Cavalerie, des Dragons, & des Grenadiers en croupe. On entra très-vigoureusement dans le retranchement, & on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le Maréchal de Lorge partit dans ce temps-là pour s'en aller commander en Guienne, & le Maréchal d'Estrées pour s'en aller commander sur les côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avoit une très-grande appréhension que les Anglois, joints aux Hollandois, ne fissent des descentes; & cela étoit sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du Prince d'Orange.

Vers les derniers temps du Carnaval, lorsque les beaux jours commençoient, le Roi voulut faire voir son jardin & toutes ses fontaines au Roi d'Angleterre avant son départ. Car le passage de ce Prince en Irlande commençoit à être certain. On avoit déja nommé les Officiers qui y devoient passer avec lui; & comme charité bien ordon-

née commence par soi-même, ceux que l'on nomma étoient d'une habileté très-médiocre. On retira beaucoup de vieux Officiers, de qui l'on croyoit que l'âge avoit diminué la force & le courage, des postes où ils étoient, pour en mettre de plus jeunes, en cas que les Places fussent attaquées, & on les fournit généralement de ce qui étoit nécessaire. Calais entr'autres fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très-vigoureusement, & l'on y mit deux ou trois Commandants pour se succéder les uns aux autres, en cas qu'il y arrivât quelque chose. Il sembloit enfin que tout le monde attendoit avec une grande impatience de savoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on étoit encore plus impatient, c'étoit sur les pensions qui ne se payoient point du

tout. La plupart des Officiers n'avoient pourtant que cet argent de fûr & de folide. Cela faifoit appréhender la continuation de la guerre, quoique d'abord on l'eût fouhaitée démefurément; car il paroiffoit certain, que, puifqu'après dix ans de paix, ou peu s'en falloit, & le Roi jouiffant d'un auffi grand revenu, on ne trouvoit pas un fol dans fes coffres, deux ans de guerre mettroient un tel défordre dans les finances, que l'on feroit obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent, on commença par créer deux Charges de Tréforiers de l'Epargne. On obligea Bremont & Brunet, qui étoient les Financiers les plus à leur aife, de prendre ces Charges. C'étoit une taxe fort honnête; il leur en coûtoit à chacun fept cents mille liv. Enfuite on créa fix nouvelles Char-

ges de Maître des Requêtes, que l'on vendit deux cents mille francs chacune. On rechercha les partisans, dont on tira beaucoup d'argent. M. Betan fut un des plus recherchés, & il paya quatre cents mille francs. Les Villes firent des présents considérables au Roi : celle de Toulouse commença, & lui donna cent mille écus ; celle de Paris suivit son exemple peu de temps après : elle donna quatre cents mille francs ; & puis celle de Rouen donna aussi cent mille écus. Le Roi reçut ceux qui lui venoient porter la parole de ces présents, avec une douceur & une humanité qui les payoit assez de leur argent.

On avoit averti, il y avoit déja quelque temps, le Maréchal de Duras, qu'il falloit qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuoient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivoit tous

les jours ; & l'on étoit dans de grandes appréhensions à la Cour, que la paix de l'Empire ne se fît avec le Turc, & que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le Maréchal sut profiter de l'occasion : il remplissoit la plus grande place de l'Etat ; & il n'avoit jamais roulé sur M. le Prince, & sur M. de Turenne, d'aussi grandes affaires qu'il en alloit rouler sur lui. De plus, il souhaitoit passionnément l'établissement de sa famille, avant sa mort, sans quoi son fils demeuroit un très-médiocre Gentilhomme de quinze mille livres de rente au plus. Mademoiselle de la Marck, qui étoit le plus grand parti de France, étoit déja trop âgée pour une fille, car elle avoit passé trente ans ; mais l'incertitude de sa mere en étoit cause. Il y avoit eu des propositions très-avancées, entr'autres son mariage

avoit presque été fait l'année précédente avec le Duc d'Estrées. Rien n'étoit plus sortable, & cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avoit presque été conclu avec le Comte de Brionne, fils aîné de M. le Grand, que la naissance & les établissements de son pere rendoient le parti de France le plus considérable. L'affaire avoit été si avancée, que les deux partis l'avoient publiée faite; mais cela s'étoit rompu, & même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au Maréchal de Duras de faire épouser Mademoiselle de la Marck à son fils, s'il pouvoit avoir le Duché passé au Parlement. Il se servit de la conjoncture; il obtint du Roi le Duché à cause du mariage, & la fille à cause du Duché: ainsi, quelque disproportion d'âge qu'il y eût, car le fils de M.

de Duras n'avoit que dix-fept ans, le mariage fe fit au grand contentement du Maréchal de Duras, de voir fon fils fi bien établi; & à celui de la fille, d'être mariée & d'avoir pour mari un auffi joli garçon que le petit Duras. C'étoit, de tous les jeunes gens, le plus joli & le mieux fait.

Vers la fin du Carnaval, (il n'en reftoit plus que trois jours, qui étoient deftinés à paffer en cérémonie, c'eft-à-dire, un jour un grand foupé dans l'appartement du Roi, & le Mardi-gras un grand bal en mafque dans le grand appartement), l'on apprit la mort de la Reine d'Efpagne, fille de Monfieur. Toute la Cour en fut affligée, & cela retrancha les plaifirs férieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le foir affez tard. M. de Louvois, qui eft toujours mieux

informé de tout que M. de Croiſſi, quoique celui-ci aît les affaires étrangeres, vint l'apprendre au Roi une demi-heure avant que M. de Croiſſi eût reçu ſon courier. Le Roi n'en voulut rien dire à Monſieur le ſoir, & ne le dit à perſonne; mais le lendemain à ſon lever, il le dit tout haut; & quand il fut habillé, il ſe tranſporta à l'appartement de Monſieur, le fit éveiller, & lui apprit cette triſte nouvelle. Monſieur en fut affligé autant qu'il eſt capable de l'être. Dans le premier mouvement, ce furent des tranſports; & quatre ou cinq jours après, tout fut calme. Monſieur l'aimoit naturellement, mais il étoit encore plus flatté de voir ſa fille Reine, & d'un auſſi grand Royaume que l'Eſpagne. A la vérité, la maniere dont elle mourut, ajoutoit quelque choſe à la douleur de Monſieur; car elle

mourut empoisonnée. Elle en avoit toujours eu du soupçon, & le mandoit presque tous les ordinaires à Monsieur. Enfin, Monsieur lui avoit envoyé du contre-poison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le Roi d'Espagne aimoit passionnément la Reine; mais elle avoit conservé, pour sa patrie, un amour trop violent pour une personne d'esprit. Le Conseil d'Espagne, qui voyoit qu'elle gouvernoit son mari, & qu'apparemment, si elle ne le mettoit pas dans les intérêts de la France, tout au moins l'empêcheroit-elle d'être dans les intérêts contraires; ce Conseil, dis-je, ne pouvant souffrir cet empire, prévint, par le poison, l'alliance qui paroissoit se faire. La Reine fut empoisonnée, à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat. Quand on vint dire à l'Ambassadeur qu'elle étoit malade,

il ſe tranſporta au Palais ; mais on lui dit que ce n'étoit pas la coutume que les Ambaſſadeurs viſſent les Reines au lit. Il fallut qu'il ſe retirât ; & le lendemain, on l'envoya querir dans le temps qu'elle comcommençoit à n'en pouvoir plus. La Reine pria l'Ambaſſadeur d'aſſurer Monſieur, qu'elle ne ſongeoit qu'à lui en mourant ; & lui redit une infinité de fois qu'elle mouroit de ſa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenoit, augmenta beaucoup les ſoupçons, au-lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de ſix mois que feue Madame, qui étoit ſa mere, & qui mourut de la même mort, & eut à-peu-près les mêmes accidents. Cette Princeſſe laiſſa, par ſon teſtament, au Roi ſon mari, tout ce qu'elle lui put laiſſer ; donna à la Ducheſſe de Savoye, ſa ſœur, ce qu'elle avoit de

pierreries, avec une garniture entiere de toutes pieces; & à M. de Chartres & à Mademoiselle, ce qu'elle avoit apporté de France.

Dans le temps que la Reine d'Espagne mourut, on assuroit qu'il alloit se faire un échange de Places considérables de Flandres, qui nous étoient nécessaires, contre des Places de Catalogne. Cet échange ne devoit pas être à perpétuité, mais elles servoient de gages de fidélité entre les deux Rois. Tout cela fut démanché par la mort de la Reine. On envoya ordre à l'Ambassadeur de se retirer le plutôt qu'il pourroit.

Pendant ce temps-là, le Roi d'Angleterre songeoit à son départ pour l'Irlande. M. de Tirconnel, qui en étoit Vice-Roi, lui manda qu'il croyoit que sa présence étoit nécessaire. Cela fut fort débattu dans

le Conſeil. Enfin, on jugea à propos que S. M. B. s'y en allât inceſſamment. Elle fit partir le Duc de Berwick, un de ſes enfants naturels, avec ce qu'il y avoit ici d'Anglois, d'Ecoſſois & d'Irlandois, pour ſe rendre à Breſt, où ils devoient s'embarquer. Les Officiers-Généraux, que l'on avoit nommés pour ſervir avec lui, s'y rendirent auſſi. M. de Lauſun avoit envie d'y ſuivre le Roi d'Angleterre, mais il voulut faire ſes conditions bonnes. Les Miniſtres n'étoient point fâchés de le voir partir; ils appréhendoient toujours le goût naturel que le Roi avoit eu pour lui. Ils opinerent fort à ce qu'il ſuivît le Roi d'Agleterre; mais quand il fut queſtion de partir, il demanda que l'on le fît Duc, & en fit la premiere propoſition à M. de Seignelai, pour la porter au Roi. M. de Seignelai lui dit

de bien songer à ce qu'il faisoit. Le Roi reçut très-mal cette proposition; & quand Lausun parla au Roi, Sa Majesté lui répondit très-rudement. Lausun s'excusa, en disant que le Roi d'Angleterre lui avoit dit de le faire, & prévint le Roi & la Reine d'Angleterre, afin qu'ils dissent la même chose au Roi; ce qu'ils ne manquerent pas de faire l'un & l'autre. M. de Lausun s'étant vu refusé, ne voulut plus aller en Irlande, & trouva que ce voyage ne lui convenoit plus. On nomma Roze, pour y aller en qualité de Lieutenant-Général. Les autres Officiers que l'on y avoit envoyés, étoient Maumont, Capitaine aux Gardes, pour Maréchal-de-Camp; Pusignan, Colonel du Régiment de Languedoc, pour Brigadier d'Infanterie; Lesy Girardin, Brigadier de Cavalerie; & Boeslo, Capitaine aux Gar-

des, pour Major-Général. Ils étoient tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres Officiers des troupes du Roi. Le ſeul Roze, qui eſt Allemand, étoit celui ſur qui l'on pouvoit ſe confier, pour faire tenter quelque choſe par lui. Avec cela, l'on envoya cent Capitaines & cent Lieutenants, des corps qui n'étoient pas deſtinés à ſervir en campagne, & deux cents Cadets. Cela ne laiſſoit pas d'être conſidérable, & pouvoit, en peu de temps, ſervir à diſcipliner des troupes. On travailla à l'équipage du Roi d'Angleterre. Le Roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui étoit néceſſaire, & avec profuſion, meubles, ſelles, houſſes; enfin, tout ce que l'on peut s'imaginer au monde. Le Roi lui donna même ſa cuiraſſe.

Le Roi d'Angleterre voulut, avant que de partir, laiſſer quelque mar-

que à Mr. de Lausun de sa reconnoissance. Sa Majesté Britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame, & y donna à Mr. de Lausun, l'Ordre de la Jarretiere : en le lui donnant, il lui mit à son Ruban bleu une médaille de Saint-George, enrichie de diamants, qui étoit la même que le Roi d'Angleterre, qui eut le cou coupé, avoit donné à son fils le feu Roi, en se séparant de lui. Les diamants en étoient très-condérables : comme il n'y a que vingt-cinq personnes qui ayent cet Ordre, il n'y en avoit qu'un de vacant, qui étoit celui de l'Electeur de Brandebourg. Le Roi le donna ici à Mr. de Lausun; & le Prince d'Orange le donna en Angleterre, à Mr. de Schomberg, à quoi il ajouta vingt mille écus de pension, avec la charge de Grand-Maître de l'Artillerie du Royaume. Il dispensa beaucoup

d'autres graces à ceux qui l'avoient ſuivi.

Le Roi d'Angleterre, après avoir donné l'Ordre à Mr. de Lauſun, alla dîner chez lui, avec le Nonce du Pape, qui réſidoit à ſa Cour, Mr. l'Archevêque de Paris, & beaucoup d'autres gens. Ses amis les Jéſuites y vinrent lui dire adieu. Enſuite, il alla chez des Religieuſes Angloiſes, où il toucha des écrouelles, qu'il ne touche, & dont il ne prétend guérir, qu'en qualité de Roi de France. Il vint enſuite voir Mademoiſelle au Luxembourg, qui n'alloit point à la Cour, parce qu'elle étoit fort mal contente du Roi, ſur le ſujet de Mr. de Lauſun. Elle prenoit le prétexte de la mort de Madame de la Menuille, qui étoit morte de la petite-vérole, dans ſa maiſon de la Ville à Verſailles. Il eſt vrai qu'elle en étoit tombée malade dans

le Château, au sortir de chez Mademoiselle. Le Roi d'Angleterre alla aussi aux Filles de la Visitation de Chaillot, qui étoient ses amies, du temps qu'il avoit demeuré en France, parce que la Reine d'Angleterre, sa mere, y faisoit d'assez longs séjours; & il repassa ensuite par Saint-Cloud, pour faire compliment à Monsieur, sur la mort de la Reine sa fille, & pour voir Saint-Cloud, qu'il n'avoit jamais vu. Delà il alla à Versailles, dire adieu au Roi, & s'en retourna à Saint-Germain, où il faisoit son séjour ordinaire. Le lendemain, le Roi lui alla aussi dire adieu à Saint-Germain. Leur séparation fut fort tendre. Le Roi dit au Roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pouvoit lui souhaiter de meilleur, étoit de ne le jamais revoir. Il nomma Mr. d'Avaux, pour le suivre comme Ambassadeur; & le Comte de

Mailly,

Mailly, qui avoit épousé une niece de Madame de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquoit. La Reine d'Angleterre demeura avec son fils, le Prince de Galles, à Saint-Germain, & pria qu'on ne lui allât faire sa Cour que les Lundis, trouvant qu'il ne lui étoit pas convenable de se livrer beaucoup au Public, dans le temps que, selon les apparences, son mari alloit essuyer de grands périls.

Le Roi d'Angleterre alla en chaise jusqu'à Brest; mais sa chaise se rompit à Orléans : les gens superstitieux trouverent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'étoit embarqué. Il y eut un bateau qui se rompit contre les arches du Pont de Cé; & un de ses valets de garde-robe, nommé la Bastie, qui étoit celui

qui l'avoit toujours ſuivi fidélement, ſe noya ; il prit à ſa place un des valets-de-chambre de Mailly. S. M. B. arriva à Breſt, ſans avoir ſouffert d'autre accident. Elle y trouva une Eſcadre de treize vaiſſeaux, toute prête à le tranſporter; mais le temps fut ſi mauvais, qu'il fallut demeurer un aſſez long temps à Breſt. Le vent ayant tourné, le Roi s'embarqua ; mais à peine l'étoit-il, que, dans le moment, il changea ſi bien, qu'il fallut rentrer dans le port. Comme il y rentroit, un autre vaiſſeau, qui ſortoit à pleines voiles, vint donner ſur celui du Roi d'Angleterre, & ce Prince courut grand riſque, ſans l'habileté du Capitaine, qui, dans le moment, fit faire une manœuvre excellente, & le vaiſſeau du Roi en fut quitte pour le mât de Beaupré, qui fut rompu.

Après que le grand deuil de la

Reine d'Efpagne fut paffé, on recommença les Comédies, & l'on croyoit que les appartements recommenceroient auffi ; mais le Roi retrancha ces plaifirs, & dit qu'il avoit beaucoup d'affaires ; que l'heure des appartements, étoit celle qui lui convenoit le plus pour travailler, & qu'il aimoit mieux employer le beau temps à aller à la chaffe. Ainfi, ce fut-là une occupation de moins pour les Courtifans. Mr. de Duras partit alors avec Chanlay, pour fe rendre fur les bords du Rhin, & prendre toutes les mefures pour la campagne. Il y avoit de temps-en-temps de petites efcarmouches entre les troupes du Roi & celles des Allemands, & le plus fouvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea que l'on ne pourroit pas foutenir les Places du Pays de Cologne, qui étoient Nuits,

Keiserswert, Lintz, & Rhinberque; le Roi avoit besoin de ses troupes, & ne les vouloit pas exposer sans en tirer quelque avantage, outre que les Places étoient si mauvaises, que la prise en étoit sûre.

Le départ du Roi d'Angleterre pour l'Irlande, ne laissa pas une grande espérance au Roi de le voir remonter sur le Trône. Il n'avoit pas été long-temps en France, sans que l'on le connût tel qu'il étoit; c'est-à-dire, un homme entêté de sa Religion, abandonné d'une maniere extraordinaire aux Jésuites. Ce n'eût pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la Cour. Mais il étoit foible, & supportoit plutôt ses malheurs par insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la mort si commun aux Anglois. Cependant c'étoit quel-

que chose, qu'il eût pris ce parti-là. On en étoit défait en France; & selon les apparences, les troupes que le Prince d'Orange s'étoit engagé d'envoyer sur les côtes, pour faire une diversion, alloient passer en Irlande. On donna donc à S. M. B. une escadre de dix vaisseaux, & il arriva enfin heureusement en Irlande, avec beaucoup d'Officiers François, & avec tous les Anglois & Irlandois qui l'étoient venus trouver, ou qui avoient demeuré en France. Le Roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes, à ses fraix, & ils y firent un désordre épouvantable. Le Roi d'Angleterre, qui avoit été homme de mer, étant Duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, & le manda au Roi. Cela donna des vapeurs à Mr. de Seignelay. Il y eut des ordres pour faire conduire à Brest, toutes les

choſes néceſſaires pour l'Irlande ; elles y furent expédiées avec promptitude & en grande quantité, parce que Mr. de Louvois s'en mêla. On y envoya auſſi tout ce qui étoit néceſſaire pour un corps raiſonnable de Cavalerie, & pour armer l'Infanterie. L'armée du Roi d'Angleterre produiſit une grande joie en Irlande, dans l'eſprit des peuples ; il y avoit un temps infini qu'il n'en avoient vu, & ils étoient comme les eſclaves des Anglois. Le Roi leur conſerva leurs privileges, les augmenta même, & confiſqua aux Catholiques les biens que l'on avoit autrefois confiſqués aux grands Seigneurs de la Religion Anglicane. Il fit Triconnel Duc, pour le récompenſer du ſoin qu'il avoit pris de lui conſerver cette iſle, & de ſa fidélité perſonnelle.

La mort de la Reine d'Eſpagne,

avoit entiérement indiſpoſé la Cour du Roi Catholique contre la France. La paſſion que ce Prince avoit pour ſon épouſe, l'avoit empêché de ſe déclarer contre nous, malgré les menées de la Cour de l'Empereur, qui tenoit auprès du Roi Catholique l'homme d'Allemagne qui avoit le plus d'eſprit. C'étoit Mr. de Manſfeld, qui avoit épouſé Mademoiſelle d'Aſpremont, veuve du Duc de Lorraine, & qui étoit maître de l'eſprit du Conſeil d'Eſpagne. On ſut à la Cour à quoi l'on devoit s'attendre des Eſpagnols, & l'on prévint leurs deſſeins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, Ambaſſadeur en Eſpagne, de revenir inceſſamment, & tout fut fini de ce côté-là.

La Cour étoit fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avoit peu d'argent, il en falloit beau-

coup, & le Contrôleur-Général étoit homme peu capable & peu ſtylé à ſon emploi. Il falloit que M. de Louvois, qui l'avoit porté à cette place, l'y ſoutînt, & travaillât pour lui; & lui-même avoit déja tant d'affaires, qu'il étoit étonnant comment il n'y ſuccomboit pas. Cependant il n'y avoit point à reculer, il falloit cheminer, quoi qu'il en fût; car les ennemis ſe préparoient très-fortement. On fit la deſtination des armées : il y en devoit avoir une en Allemagne, commandée par M. de Duras; une en Flandres, par le Maréchal d'Humieres; une en Rouſſillon, par M. de Noailles, Gouverneur de la Province; & une au milieu de la France, pour prévenir les déſordres dont on étoit menacé par les gens de la Religion, & auſſi pour qu'elle pût être tranſportée en quelque endroit que ce

fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le Roi, il demeuroit à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du Royaume, & de-là pouvoir plus aisément donner ses ordres par-tout. On envoya M. le Maréchal de Lorge commander en Guienne; M. le Maréchal d'Estrées, dans les deux Evêchés de St. Pol & de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvoient plus aisément faire des descentes; M. de Chaulnes, dans le reste de la Bretagne, qui étoit son Gouvernement; M. de la Trousse, en Poitou & Pays d'Aulnis, quoique Gacé, qui étoit Gouverneur de la Province, y fût actuellement: mais afin de lui faire supporter plus patiemment ce desagrément, on le fit Maréchal-de-Camp. On laissa le Commandement de la Normandie aux Lieutenants-

Généraux de la Province, Beuvron & Matignon, gens de qualité, & honnêtes gens; mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron étoit frere de Madame Darpajou, que Madame de Maintenon avoit fait Dame d'honneur de Mad. la Dauphine. Les Beuvrons s'étoient attachés à Mad. de Maintenon; cela suffisoit pour ne point recevoir de désagrément, & l'on ne pouvoit pas bien traiter l'un sans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, étoit beau-frere de M. de Seignelai, & faisoit fort bien sa charge, quand il n'y avoit rien à faire. On lui donna la Hoguette, Officier des Mousquetaires, pour Maréchal-de-Camp, qui étoit celui sur lequel rouloient les affaires de la guerre. On mit pour commander en Languedoc, Broglio, Lieutenant-Général; parce qu'il se trouvoit beau-

frere de l'Intendant, qui étoit homme d'eſprit, & en qui la Cour avoit beaucoup de confiance. On laiſſa en Provence, Grignan, Lieutenant de Roi de la Province, qui y avoit toujours bien fait ce qu'il avoit à faire. En Dauphiné, l'on y mit Laſſai, Maréchal-de-Camp, qui étoit d'une famille de Robe; mais qui avoit toujours eu la réputation de bon Officier. En Béarn, on envoya le Duc de Grammont, pour repréſenter ſeulement, car l'on ſavoit bien qu'il n'y avoit rien à faire. Telle étoit la diſpoſition des Commandements. On changea beaucoup de Gouverneurs de Villes particulieres, parce qu'ils étoient trop vieux, & que les affaires préſentes demandoient des gens un peu plus actifs, qu'ils ne pouvoient être. On fit faire le tour du Royaume à M. de Vauban, pour viſiter les Places maritimes, qui é-

toient en fort mauvais état, parce qu'elles n'étoient pas du diſtrict de M. de Louvois; outre que, tandis que la France n'avoit point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvoit rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très-vigoureuſement. La Rochelle fut en fort peu de temps miſe en bon état: on travailla à Bordeaux, & Breſt fut mis en repréſentation de défenſe; car la Place vaut ſi peu de choſe par ſa ſituation, que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna auſſi des redoutes le long des côtes dans les endroits où l'on pouvoit faire des deſcentes, & fit planter des palliſſades en maniere de cheval de Friſe, le long des rivages de la mer. On poſta beaucoup de pieces de canon, ſelon la ſituation des endroits, pour battre les bâtiments qui pourroient ten-

ter la descente. Enfin, toutes les côtes furent au mois de Mai en état de défense. On déclara la guerre au Prince d'Orange, & aux Anglois qui l'avoient suivi, & qui avoient contribué à chasser leur Prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France, où l'on croyoit en avoir le plus de besoin: tout en fourmilloit depuis le Béarn jusqu'à la Normandie.

Cependant chacun songeoit à la Cour à son départ. Le Prince de Conti, qui n'étoit pas encore rentré dans les bonnes graces du Roi, lui avoit demandé dans le commencement de l'hyver, & avec instance, un Régiment. Le Régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être Brigadier, croyant qu'un Régiment tiroit à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures. Sa demande lui fut aussi refusée. Enfin, il de-

manda d'aller Volontaire dans l'armée d'Allemagne. On ne le lui put refuser, & il se prépara à y aller avec M. le Duc qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun Commandement : car l'on mit son Régiment d'Infanterie dans Bonne, & celui de Cavalerie aussi ; & quand il s'en plaignit, on dit que c'étoit la faute de M. de Sourdis, à qui l'on avoit mandé d'y mettre un Régiment de Dragons, & qu'il avoit lu *Bourbon*. On crut que l'on ne pourroit pas aisément tirer le Régiment de Bourbon de Bonne ; on lui donna un Brevet pour commander le Régiment de Condé. Cependant à la fin on l'en tira, & il servit à la tête de son Régiment. M. du Maine, qui devoit aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son Régiment en Flandres ; mais en entrant en campagne, on lui donna

une Brigade à commander, pendantque les Princes du Sang avoient à peine la ſimple permiſſion de ſervir : encore fut-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le déſagrément d'être dans la même armée.

Vers ce temps-là, il ne ſe paſſa rien de conſidérable à la Cour, que le combat du Comte de Brionne avec Hautefort St. Chamand, qui étoit Exempt des Gardes-du-Corps, honnête garçon ; & aſſez bien traité de tout le monde. Il avoit, chez Madame la Princeſſe de Conti, la fille du Roi, une ſœur qui étoit fort laide : cependant elle ſe fit aimer du Comte de Brionne ; & cette paſſion dura fort long-temps. Ils ſe brouillerent, & ſe raccommoderent plus d'une fois, comme il arrive dans toute les paſſions. Enfin, la Demoiſelle, que l'exemple de la Comteſſe de Soiſſons avoit gâtée,

comme bien d'autres, qui croyoient que l'on ne les aimoit que pour les épouser, parla de mariage. Je crois que le Comte de Brionne le fut. Il s'en moqua. Le frere, en sortant du couché de Monseigneur, attaqua le Comte de Brionne de conversation. Ils allerent sur le bord de l'étang auprès de l'Hôtel de Soissons, qui étoit un chemin peu passant, sur-tout à l'heure qu'il étoit, & ils s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord; mais il donna un coup d'épée dans la cuisse du Comte de Brionne, & lui laissa son épée. Le coup d'Hautefort ne l'empêcha pas de paroître encore le soir; mais le lendemain tout se sut : le Grand-Prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, & fut cassé; on fit si bien, que cela ne passa pas pour duel. Le Parlement en prit connoissance, & on les mit tous deux en

prifon; le Comte de Brionne à la Baftille, & l'autre à la Conciergerie. La Demoifelle alla du Château, où elle demeuroit, à l'Hôtel de Conti. Elle fut trois femaines, ou un mois, fans paroître; enfuite elle revint, & voulut faire comme auparavant. On lui dit de fe retirer; elle fe mit dans le Port-Royal.

Il partit dans ce temps-là un fecours confidérable pour l'Irlande. Il y eut une efcadre de vingt-deux ou vingt-trois vaiffeaux, commandés par le Comte de Châteauregnault, qui fortirent de Breft avec beaucoup de bâtiments de charge, tous chargés de ce que l'on avoit pu raffembler depuis trois ou quatre mois de chofes néceffaires à une armée. Le Prince d'Orange avoit auffi mis une flotte en mer, inférieure de deux ou trois vaiffeaux à celle du Roi. Cette flotte étoit com-

mandée par Herbert, dont la réputation & la capacité étoient beaucoup ſupérieures à celle de M. de Châteauregnault. On vouloit aller débarquer à Kinſale, petit port d'Irlande, où le Roi d'Angleterre avoit deſcendu quand il étoit arrivé dans l'Iſle; mais l'on apprit que les ennemis étoient poſtés à portée de-là. On tint conſeil de guerre; on trouva le haſard trop grand, de faire un débarquement à la vue des ennemis: on prit donc le parti d'aller chercher un autre port à l'Occident de l'Irlande; on le trouva propre, & on travailla avec beaucoup de vîteſſe au débarquement, à la Baye de Bantry. Comme il n'y avoit plus que deux brûlots à décharger, les ennemis parurent; on appareilla pour aller au-devant d'eux; on ſe canonna beaucoup, mais on ne s'approcha guere. Enfin, les ennemis

prirent le large, & voilà ce que l'on appella un combat gagné. Herbert s'y trouva bleſſé ; & les ennemis confeſſerent, que ſi l'on avoit voulu, on auroit mis leur flotte hors d'état de ſervir, & qu'on leur auroit pris quelques vaiſſeaux, quoique les Anglois ſoient beaucoup meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Châteauregnault ſe contenta d'avoir fait heureuſement ſon débarquement, & d'avoir par-devers lui l'idée ou la repréſentation d'une bataille gagnée. Il s'en revint content avec un bon vent à Breſt, ayant fort peu de monde de tué, & un ſeul de ſes vaiſſeaux incommodé, qui étoit celui qu'avoit Coetlogon, dont la dunette & la galerie avoient ſauté en l'air. Quand le Comte de Châteauregnault fut arrivé, il envoya ſon neveu à la Cour. D'abord la joie y fut grande ; mais

deux ou trois jours après que chaque Officier-Général, & les plus éveillés des particuliers eurent envoyé des relations, on ne fut plus du tout content. Ils se jettoient la faute les uns sur les autres, de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les ennemis; aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la Cour.

Cependant on travailloit dans les ports avec une grande activité, à mettre une grosse flotte en mer; on travailloit aussi à Toulon, où l'on devoit mettre vingt-deux vaisseaux, à ce que l'on disoit, pour la Méditerranée. A Brest & à Rochefort, on en devoit mettre plus de quarante: on envoyoit couriers sur couriers à Brest pour faire avancer, & cependant cela alloit avec une lenteur extraordinaire. M. de Segnelai faisoit marcher Bonrepos, son premier Ministre; & tout manquoit.

Malgré cela, il y avoit déja quelque temps que M. de Duras avoit eu ordres de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'Empereur & celles de l'Electeur de Baviere avoient marché sur le Rhin. Elles s'étoient déja saisies des postes que les troupes du Roi avoient abandonnés de l'autre côté; & commençoient à se retrancher dans une isle dans le Rhin, entre Philisbourg & le Fort-Louis, qui en ôtoit la communication. Ils nous eussent trop incommodés, s'ils s'y fussent établis. Ils avoient encore un poste fort considérable à portée de-là, qui étoit Hausen, où le Prince Eugene de Savoye avoit pris poste avec beaucoup de troupes. Le reste de leurs troupes s'étendoit dans le Wirtemberg, & dans le petit Etat de M. de Bade-Dourlac, jusqu'à Huningue. On avoit gran-

de peur, qu'ils n'attaquassent cette Place, qui est fort voisine des Suisses; & l'on n'étoit pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des ennemis y étoit très-puissant; la Religion mettoit entièrement contre nous les Cantons Protestants. Le Nonce du Pape affectoit de persuader aux Catholiques, que cette affaire-ci n'étoit point une affaire de Religion, & se servoit de toutes sortes de raisons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déja souvent abusé de leur bonne foi. Enfin, tout les portoit à nous devenir contraires; & quoique les levées eussent été faites l'hyver, comme nous les souhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avoit fait revenir Tamboneau qui y étoit Ambassadeur, il y avoit déja quelque temps, parce qu'il parloit beaucoup, & ne faisoit que peu de

choſes. A la place, on y avoit envoyé M. Amelot, qui n'étoit pas un homme tout-à-fait conſommé dans les négociations; mais auſſi il avoit un eſprit plus poſé, plus froid, & par conſéquent plus convenable à l'humeur & au naturel des Suiſſes. Peu de temps après qu'il y fut, il renvoya le Traité ratifié, & ſcellé de tous les Cantons. Si nous euſſions encore eu les Suiſſes contre nous, il eût été bien difficile de réſiſter, parce que c'eſt l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Dannemarck, qui fût notre allié : mais il étoit trop ſéparé de nous, pour ſe pouvoir ſoutenir l'un l'autre. Tous ſes voiſins étoient ligués contre lui, & parce qu'il étoit allié de la France, & parce qu'il s'étoit ſaiſi des Etats du Duc de Holſtein-Gottorp, par droit de bienſé-

ce. Mais ce ſeul allié, nous le pouvions perdre encore. Les intérêts de ſon frere, le Prince George, qui naturellement devoit ſuccéder au Prince d'Orange, parce qu'il avoit épouſé la ſeconde fille du Roi d'Angleterre, & que le Prince d'Orange n'avoit point d'enfants, le pouvoient détacher en peu de temps de l'alliance qu'il avoit avec le Roi.

Le projet de la campagne fut très-ſage. Les Miniſtres ſuppoſoient, que tant de différents Princes ne pouvoient pas demeurer long-temps unis. La plus grande partie de ceux d'Allemagne ſont très-pauvres, & ne peuvent ſubſiſter, quand ils ont des troupes, que par les quartiers d'hyver qu'ils prennent, ou dans le Pays ennemi, ou les uns ſur les autres. Le Roi étoit bien ſûr qu'en ne haſardant rien, les ennemis ne pouvoient pas prendre de quartiers dans

dans ſon pays. En Allemagne, il y avoit les Pays des Princes Eccléſiaſtiques, qui d'ordinaire fourniſſent les quartiers aux Princes Proteſtants : nous tenions la plus grande partie des trois Electorats; le Roi avoit Mayence, & toutes les petites villes qui en dépendent endeçà du Rhin : le Pays de Treves étoit au moins partagé ; car le Mont-Royal d'un côté, & Bonn de l'autre, nous laiſſoient un grand terrein à notre diſpoſition. A la vérité, les ennemis avoient Coblentz, que l'on avoit manqué l'hyver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions maîtres des quatres Places fortifiées de l'Electeur, qui étoient Bonn, Rhinberg, Nuits & Keiſerſwerd. On avoit abandonné Nuits au commencement de l'hyver, & ce fut en ſe retirant que les ennemis battirent la garniſon, & que M. de Sourdis, qui

commandoit dans tout ce Pays, la laiſſa battre, & s'enfuit. Keiſerſwerd demeura ſous le commandement de Marconié. C'étoit une mauvaiſe Place, d'où l'on retira toute la garniſon Françoiſe, pour y en laiſſer une Allemande. M. de Furſtemberg avoit mis dans Rhinberg un Allemand, domeſtique de feu M. l'Electeur de Cologne, en qui il avoit beaucoup de confiance; mais l'Allemand le trahit; & avant le commencement de la campagne, prêta ferment à M. le Prince Clément, concurrent de M. de Furſtemberg pour l'Electorat de Cologne, & appuyé par les Bulles du St. Pere. Dans Bonn, on avoit mis huit bataillons de campagne, un Régimeut de Cavalerie, & un de Dragons. Asfeld y commandoit, & on lui avoit donné de bons Officiers ſubalternes. Mayence étoit garnie à foiſon : on y avoit mis le Mar-

quis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles étoit l'Officier d'Infanterie à la mode, & la créature de M. de Louvois. On dit qu'on lui avoit donné quatre cent milliers de poudre, avec douze Bataillons des meilleurs qui fussent en France, le Régiment des Bombardiers ; la Compagnie des Mineurs, un Régiment de Cavalerie, un de Dragons ; M. de Choisy, habile Ingenieur, & qui avoit défendu Maſtricht ſous M. de Gaylus, pour commander ſous lui, & trois ou quatre autres bons Officiers, en cas qu'il méſarrivât aux premiers. La Place n'étoit pas excellente, mais on y avoit travaillé tout l'hyver, & on l'avoit aſſez raccommodée. Le Mont-Royal, qui étoit encore une Place pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'étoit pas encore achevée, étoit fournie de même, &

avoit M. de Montal pour y commander. Philisbourg & Landau étoient encore pourvus de la même maniere. Outre cela, le Roi avoit beaucoup de troupes répandues dans le Palatinat, Pays qu'on avoit juré de ruiner entiérement, parce qu'il étoit trop voisin de l'Alsace, & que celui qui avoit le plus de part à la guerre, étoit M. l'Electeur Palatin. Quoiqu'on l'appellât alors le *Nestor Germanique*, sa prudence s'étoit bien endormie, d'aigrir le Roi au point qu'il l'avoit aigri; il devoit se reconnoître trop petit Prince, & trop sous la coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au temps. Toutes les Places du Palatin étoient garnies des troupes du Roi; & pendant l'hyver, on avoit tiré tout l'argent que l'on avoit pu du Pays. D'abandonner ces Places, & de les laisser dans leur entier, c'étoit pres-

que mettre les ennemis du Roi dans son Pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui étoit Heidelberg, capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du château, qui avoit l'air grand, & méritoit des égards. On brûla la moitié de la ville, avec des excès, qu'une guerre moins vindicative auroit empêchés. Ensuite on évacua Manheim : on rasa la ville & la citadelle; en sorte qu'il n'y resta pas une maison, & les ruines même en furent jettées dans le Rhin & dans le Nekker. On brûla Wormes, qui étoit une petite République sur le Rhin. On en fit autant à Spire, ville appartenante à l'Electeur de Treves, comme Evêque de Spire, parce qu'on trouvoit qu'elle pressoit trop l'Alsace. Pour Frankendal, il fut rasé seulement; parce que, comme l'on avoit Mayence, il étoit difficile à nos ennemis de s'en ren-

dre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand nombre de petits mauvais châteaux, que les troupes du Roi avoient occupés pendant l'hyver; & qui pouvoient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure; mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir: il falloit voir à quoi ils s'attacheroient. Il y avoit deux Places qui n'étoient point achevées, qui étoient Betfort & Landau. On y travailloit à force; ainsi il falloit laisser les troupes, & sur-tout l'Infanterie, tout le plus long-temps que l'on pouvoit, dans les Places. A l'égard de la Cavalerie, il n'étoit pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avoit beaucoup de nouvelle, & que,

même dans la vieille, on avoit été obligé d'y fourrer beaucoup de compagnies, qui venoient d'être tout fraîchement faites; ainsi tout demeura dans les Places, ou dans des quartiers, jusqu'à ce que les Allemands commencerent à paroître du côté de la Flandre. M. le Maréchal d'Humieres, qui étoit à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'armée en campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeuge, & le fit au commencement de Mai, que les ennemis n'avoient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques châteaux, dont les ennemis s'étoient saisis pendant l'hyver, & les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les Généraux en France. Ce fut de ne pas combattre. M. de Valdec, informé de cet ordre, assembla son armée, l'assem-

bla foible, & donna au Maréchal d'Humieres de fort belles occasions de le battrre. Même le peu de précaution qu'il prenoit, alloit ou à la mal-habileté ou à l'infolence. Cependant le Maréchal fuivant fon ordre aveuglément, n'en profita point.

Le premier exploit qui fe paffa fut en Catalogne, où M. de Noailles, qui commandoit l'armée, compofée de deux vieux Régiments d'Infanterie, avec quelque Cavalerie nouvelle, des Dragons de même, & le refte des Milices de la Province, fe faifit de Campredon, mauvais village, & d'une tour qui étoit à deux lieues de-là. Comme c'étoit-là fon premier exploit, il envoya un courier en porter la nouvelle à la Cour, & l'on y parla de cette conquête, comme de quelque chofe de fort confidérable. Le pofte étoit pourtant de lui-même

fort mauvais ; il y avoit peu de gens à le défendre, point d'armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissants pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur Pays.

On espéroit toujours en France que l'humeur hautaine du Prince d'Orange deviendroit insupportable aux Anglois ; & comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutoit point de voir, en très-peu de temps, une révolte en Angleterre. Cependant le Prince d'Orange avoit été couronné Roi d'Angleterre avec de très-grands applaudissements. La convention d'Ecosse lui avoit aussi envoyé la Couronne, quoique le Roi eût encore des partis fort puissants dans le Nord de l'Ecosse. Le Prince d'Orange avoit fait assembler le Parlement, qui lui avoit accordé généralement tout ce qu'il

lui avoit demandé, c'est-à-dire, de l'argent pour payer les troupes Hollandoises, & pour rembourser les avances que lui avoit fait la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa subsistance, & les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'étoit fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'étoit point accoutumée à avoir des troupes, en étoit remplie sans oser souffler; & le Prince d'Orange, en deux mois, étoit devenu plus maître de l'Angleterre qu'aucun Roi ne l'avoit jamais été. Les Anglois, qui avoient chassé leur Roi, sous prétexte de défendre & conserver leur Religion, la voyoient changer entiérement; car le Prince d'Orange, tout en faisant semblant d'accorder les deux Religions, c'est-à-dire, l'Anglicane, & la sienne, prétendue Réformée, laissoit les Mi-

niſtres de la derniere entiérement les maîtres, & profeſſoit publiquement ſon Calviniſme, à quoi tous les Anglois applaudiſſoient.

Le Prince d'Orange faiſoit travailler avec un grand ſoin à l'armement de la flotte Angloiſe, pour la joindre avec celle des Hollandois. On ne pouvoit pas s'imaginer dans ces Pays-là, qu'après les dépenſes que le Roi avoit faites, il fût en état de mettre ſur pied une flotte aſſez conſidérable pour leur oppoſer, & ils comptoient d'être entiérement les maîtres de la mer. Dans les combats particuliers qui s'étoient donnés de vaiſſeau à vaiſſeau, les François avoient preſque toujours eu l'avantage, & on avoit fait plus de priſes aux ennemis qu'ils ne nous en avoient fait. Ils ne comptoient pas que l'on laiſſât la Méditerranée entiérement abandonnée, & gardée

ſeulement par les Galeres. Ils ſavoient que nous avions la guerre contre les Corſaires d'Alger, & jugeoient que cette guerre ſuffiſoit pour occuper un nombre aſſez conſidérable de vaiſſeaux : on traitoit pourtant de la paix ; mais en traitant, nous continuïons dans cette hauteur, à quoi nous ſommes ſi bien accoutumés, & depuis ſi longtemps. Quoique nous ne viſſions que des ennemis autour de nous, nous voulions que les Algériens ſe contentaſſent d'une treve, parce qu'il y avoit un grand nombre de leurs gens qui étoient eſclaves ſur nos galeres, qui nous ſervoient bien, & que par la treve on ne rendroit pas : mais les Algériens n'y voulurent point conſentir.

Le Prince d'Orange comptoit donc que l'armée de mer n'apporteroit aucun obſtacle à ſes deſſeins,

& par là il regardoit l'affaire d'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui, dans le commencement, y avoient tenu son parti, avoient été battus; & tout s'étoit réfugié dans une Place assez bien fortifiée pour une Province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglois l'avoient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande: elle s'appelloit Deri; & comme c'étoient les Marchands de Londres qui l'avoient fait bâtir, ils y avoient ajouté *London*, qui en Anglois veut dire Londres, de maniere qu'elle s'appelloit Londonderi. Tous les partisans du Prince d'Orange s'étoient jettés dedans, & en céderent le Commandement à un Anglois, qui avoit été Ministre. Le Roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir, sans pourtant quitter Dublin. S. M. B. avoit deux Officiers d'Infanterie

François, que le Roi lui avoit donnés pour aller avec lui, qui étoient Maumont, Capitaine aux Gardes & Maréchal-de-Camp, & Pusignan, Colonel d'Infanterie & Brigadier. Il y avoit long-tems qu'ils servoient tous deux, mais avec cela ils étoient au nombre des Officiers de médiocre capacité; cependant ils pouvoient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avoit point de meilleurs. Les Troupes qu'ils commandoient, étoient fort mal disciplinées; celles qui étoient dans Londonderi, l'étoient tout aussi mal: mais les Anglois ont pour la Nation Irlandoise un mépris, qui leur donnoit un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnoître la Place; & l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les ennemis faisoient assez en désordre, crut qu'il n'y avoit qu'à les pousser avec le peu de gens

qu'il avoit. Il ne s'apperçut pas d'une embuſcade que l'on avoit dreſſée. Il fut coupé, & il y périt avec beaucoup de gens. Il ne reſtoit plus d'Officier ſur qui l'on pût faire rouler le ſiege; car Roze, qui étoit le meilleur que le Roi eût envoyé en Irlande, étoit un Allemand, très-bon Officier de Cavalerie, mais qui en ſa vie n'avoit rien ſut qui regardât l'Infanterie. On ſe contenta de tenir bloqué Londonderi, dans l'eſpérance qu'il feroit obligé de ſe rendre, parce que la quantité de gens qui s'étoient retirés dedans, ne pouvoient ſubſiſter long-temps, & l'on comptoit auſſi qu'ils ne ſeroient pas ſecourus. On prit deux petits Forts, qui gardoient la riviere, par où l'on y pouvoit jetter du ſecours; on fit faire enſuite une eſtacade, pour empêcher les bâtiments de paſſer de nuit, & l'on employa le peu d'ar-

tillerie qu'il y avoit, pour la défendre.

Tous les jours il nous venoit de fausses nouvelles de ce Pays-là. Il y eut des vaisseaux Anglois, qui, après le combat de Bantry, se détacherent; le bruit fut d'abord, qu'ils s'étoient venus rendre au Roi; mais il se trouva qu'ils étoient allés pour tenter le secours de Londonderi, qu'ils tenterent d'abord fort inutilement : mais dans la suite ils trouverent moyen de rompre l'estacade, & de porter dans la Ville un secours considérable, qui fit que l'on leva le blocus, & que l'on ne songea plus au siege de cette Place. Il y eut même des révoltés, qui se saisirent encore d'une autre petite Place dans les marais; mais le Roi d'Angleterre y envoya Hamilton, qui étoit Lieutenant-Général de ses Armées, & qui avoit été

long-temps Colonel d'Infanterie en France. On l'avoit chaſſé de la Cour, parce qu'il s'étoit rendu amoureux de la Princeſſe de Conti; fille du Roi, & qu'il paroiſſoit qu'elle aimoit bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces révoltés, qui étoient en fort petit nombre.

Cependant la Reine d'Angleterre étoit à Saint-Germain dans une triſteſſe & un abbattement épouvantable. Ses larmes ne tariſſoient pas. Le Roi, qui a l'ame bonne, & une tendreſſe extraordinaire, ſur-tout pour les femmes, étoit touché des malheurs de cette Princeſſe, & les adouciſſoit par tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il lui faiſoit des préſents; & parce qu'elle étoit auſſi dévote que malheureuſe, c'étoient des préſents qui convenoient à la dévotion. Il avoit auſſi pour elle toutes les complaiſances qu'elle méri-

toit : il la faiſoit venir à Trianon & à Marly, aux fêtes qu'il y donnoit; enfin, il avoit des manieres pour elle ſi agréables & ſi engageantes, que le monde jugea qu'il étoit amoureux d'elle. La choſe paroiſſoit aſſez probable; les gens qui ne voyoient pas cela de fort près, aſſuroient que Madame de Maintenon, quoiqu'elle ne paſſât que pour amie, regardoit les manieres du Roi pour la Reine d'Angleterre, avec une furieuſe inquiétude. Ce n'étoit pas ſans raiſon; car il n'y a point de maîtreſſe qui ne terraſſe bientôt une amie. Cependant le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un diſcours du public, fondé ſur les airs honnêtes que le Roi ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour une perſonne, dont le mérite étoit auſſi avoué de tout le monde, que celui de la Reine d'Angleterre, quand

même elle n'eût été que particuliere.

M. de Lausun étoit le seul François considérable, qui eût eu part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il étoit le seul qui y fût.

Cependant Sa Majesté Britannique crut lui avoir des obligations infinies, & le laissa en partant dans la confidence de la Reine. A proprement parler, M. de Lausun étoit le Ministre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de M. de Louvois, mais il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour gagner les bonnes graces de Madame de Maintenon. Il savoit bien qu'il n'y avoit que ces deux côtés pour pouvoir approcher le Roi, & peut-être comptoit-il celui de Madame de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeoit avec tout le monde, que Madame de Maintenon ne regardoit point M.

de Louvois comme ſon ami : au contraire, elle ne le regardoit que comme un Miniſtre utile au Roi, un Miniſtre qui étoit bien avec ſon maître, ſans qu'elle y eût contribué, & qui étoit bien dans ſon esprit avant elle. Mais M. de Seignelai, elle le regardoit comme ſa créature; quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'étoit par ſes ſœurs, Madame de Beauvilliers, & Madame de Chevreuſe. M. de Lauſun crut donc qu'il feroit un grand coup pour lui, & qui plairoit fort à Madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la mettre dans celles de M. de Seignelai. Il perſuada ſi bien la Reine d'Angleterre, que cela fut fait, & peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvoit pas être généralement chargé de tout.

Sa ſanté n'étoit pas auſſi robuſte qu'elle paroiſſoit; il n'étoit jamais long-temps ſans avoir des accès de fievre, & ne ſavoit ce que c'étoit que de ſe ménager dans un temps comme celui-ci. M. de Seignelai avoit la Marine, & il paroiſſoit probable que comme tous les paſſages d'Irlande dépendoient de lui, le Roi d'Angleterre ſeroit mieux ſervi. Ce n'eſt pas que ſous la direction de M. de Louvois, qui fut, à la vérité, pendant peu de temps, il n'y eut une grande profuſion de toutes les choſes néceſſaires; & cela étoit allé ſi loin, qu'elles ne purent pas toutes paſſer avec le Roi d'Angleterre, ni avec la flotte, qui ſuivit. Il en demeura même encore quantité à Breſt.

Il y avoit déja long-temps que la Dauphine étoit malade, & qu'elle ne voyoit preſque perſonne. On n'a-

voit aucune foi à son mal; cependant elle étoit enflée, & maigrissoit fort. Les Médecins ne lui faisoient rien du tout. A la fin de l'hyver elle s'étoit mise entre les mains d'une femme, qui lui avoit donné d'abord quelque soulagement, & qui en effet l'avoit fait desenfler; mais cela étoit revenu: ensuite elle s'étoit remise encore une fois entre les mains des Médecins. Enfin, ils avouerent leur ignorance. Madame la Dauphine voulut tâter des Empiriques: on en consulta beaucoup. Enfin, elle demanda au Roi la permission de se mettre entre les mains d'un Prêtre Normand, dont le Maréchal de Bellefond étoit entêté, & qui se donnoit pour un homme à divers secrets. Son premier métier avoit été, demeurant au College de Navarre, d'apprendre à siffler à des linottes. Un de ses amis

fouffleur de fa profeffion, lui laiffa en mourant tous fes fecrets, & le Prêtre s'en fervit heureufement. Cela établit fa réputation : il fe trouva en Normandie auprès de chez le Maréchal, qui eft homme à s'entêter fort aifément. Il vanta le Prêtre, & enfin lui établit une réputation d'habileté, qu'il ne méritoit nullement. Ce fut l'homme dont Madame la Dauphine fe fervit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, & redevint enfuite dans le même état. Peu de gens fe foucioient de cette Princeffe, parce qu'elle ne contribuoit ni à la fortune des perfonnes, ni aux plaifirs de la Cour. Il y avoit un temps affez confidérable que M. de la Tremoille faifoit l'amoureux d'elle publiquement. Il étoit à la vérité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, & l'on peut dire,

non commune. On l'accuſoit d'avoir l'eſprit à l'avenant. On étoit ſi accoutumé à le voir lorgner, que perſonne n'y faiſoit pas la moinde attention; & l'on ne s'aviſoit pas de faire le tort à Madame la Dauphine, de croire qu'elle l'aimât. Cependant quelques gens oſerent à la fin le penſer. Madame la Dauphine lui parloit, même plus ſouvent qu'à un autre, parce qu'il ſe préſentoit plus ſouvent à elle. On n'a pu ſavoir ſi M. de la Tremoille avoit pris la liberté de lui découvrir ſa paſſion un peu plus évidemment que par des lorgneries: mais enfin, la Dauphine lui fit dire par la Darpajou, ſa Dame d'honneur, de ne ſe plus préſenter devant elle.

Cela ſe ſeroit paſſé entre eux trois, & peut-être Monſeigneur, à qui Madame la Dauphine pouvoit ſavoir dit, ſi M. de la Tremoille ne ſe fût

fût avisé d'en aller porter sa plainte au Roi, qui lui répondit que Madame la Dauphine étoit sage, qu'elle avoit ses raisons pour cette défense; & que, peut-être, le tort qu'elle avoit eu, c'étoit de ne l'avoir pas faite plutôt.

Dans ce temps-là, il se passa une autre scene assez considérable, à l'égard de Madame la Duchesse.

Elle étoit des plus jeunes & des plus éveillées, & rassembloit chez elle ce qu'il y avoit de plus jeunes femmes, à la tête desquelles étoit Madame de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette, elle toute seule, que toutes les femmes du Royaume ensemble.

Dès l'hyver, il y avoit eu une grande affaire; M. de Marsan, de qui Madame la Duchesse s'étoit moquée, pendant qu'il étoit amoureux de la cadette Grammont, s'avisa de

lorgner Madame la Ducheſſe, à ce qu'on dit, pour ſe venger d'elle, & pour en faire un ſacrifice à ſa maîtreſſe. Madame la Ducheſſe répondit aux lorgneries. M. de Marſan écrivit : Madame la Ducheſſe fit réponſe. Ces ſortes de vengeances avec une auſſi jolie perſonne, & du rang de Madame la Ducheſſe, retombent bien ſouvent ſur les maîtreſſes. Je crois que cela fût arrivé ; car les deux meilleurs amis de M. de Marſan, qui étoient Commenge & Mailly, étoient amoureux chacun d'une fille de Madame la Ducheſſe ; le premier, d'une Mademoiſelle de Doré, qu'il y avoit long-temps qui faiſoit l'amour, & qui l'avoit fait avec le Prince d'Harcourt, avant que d'entrer chez Madame la Ducheſſe ; l'autre, d'une Mademoiſelle de la Roche-Ainard. Elles étoient toutes deux favorites de Madame

la Duchesse, & lierent ce commerce. Il fut découvert. M. le Prince s'en plaignit au Roi. Le Roi lui dit qu'il n'avoit qu'à faire ce qu'il voudroit, qu'il ne se mêloit plus de la conduite de Madame la Duchesse. Madame la Duchesse fut bien grondée. Le Roi ne voulut pas lui parler; mais il dit à Madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla à Madame la Duchesse, qui se mit à lui rire au nez, & dit qu'elle n'avoit écrit que pour se moquer de M. de Marsan.

A cette affaire se mêla un autre incident. M. le Prince, qui, quand il veut savoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour savoir ce qui se passoit chez Madame la Duchesse. On lui vint rapporter, que l'on avoit vu sortir de chez elle un homme qui se cachoit. M. le

Prince envoya querir Madame de Mareuil, qui étoit la Dame d'honneur, pour savoir quel étoit cet homme. Madame de Mareuil jura qu'il n'en étoit point entré, & que Madame la Duchesse avoit demeuré tout le jour seule dans son cabinet avec Madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions : enfin, on trouva que c'étoit un Peintre, que Madame de Valentinois avoit fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce que l'on dit, à M. de Barbesieux, qui étoit son Amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes; & l'on interdit à Madame la Duchesse tout commerce avec Madame de Valentinois; mais elles se rejoignirent bientôt, & puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque temps dans une assez bonne in-

telligence; mais peu après le départ de M. le Duc pour l'armée, il y eut une nouvelle ſcene, ou plutôt une continuation de la premiere. M. le Prince en reparla au Roi, mais avec plus de chaleur. Enfin, les filles furent chaſſées. Meſdemoiſelles de Doré & de la Roche-Ainard allerent dans des Couvents; Mademoiſelle de Paulmy demeura chez Madame la Princeſſe, & ſe maria peu de temps après. Le Roi ordonna que Madame la Ducheſſe ſeroit toujours avec Madame la Princeſſe; que quand elle iroit à Chantilly, elle ne recevroit pas de viſite dans ſon appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté, hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ſes filles.

Les armées étoient en campagne: celle de M. le Maréchal d'Humieres, dans le Pays ennemi; M. de Duras, dans le Pays de Mayence,

avec de la Cavalerie feulement, ayant laiffé toute fon Infanterie dans les Places, & fur-tout à Landau. La difpofition de celle des ennemis étoit, que M. de Baviere devoit être à la tête du Haut-Rhin: on donna, de ce côté-là, un corps de Cavalerie à commander au Comte de Choifeul. M. de Lorraine devoit occuper le Palatinat & l'Electorat de Mayence; M. de Saxe devoit être dans le Pays de Treves, & joindre M. de Lorraine quand il en auroit befoin; & M. de Brandebourg avec les troupes de Munfter & des troupes de Hollande, dans l'Electorat de Cologne. L'Empereur avoit laiffé M. de Bade en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chofe. Il s'étoit déja faifi de Nuits, quand

les troupes du Roi l'avoient abandonné. On avoit auſſi retiré toutes les troupes Françoiſes de Keiſerswert, & l'on y avoit laiſſé une garniſon Allemande. Ce fut à cette Place, qui étoit mauvaiſe, que s'attaqua M. l'Electeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant : le quatrieme, la garniſon Allemande obligea Marconié, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit François, de ſe rendre. Le Roi n'avoit plus de Place où il y eût de ſes troupes, que Bonn. M. le Cardinal de Furſtemberg en étoit parti, quand il avoit vu les troupes de M. l'Electeur s'approcher du Pays de Cologne, & étoit venu demeurer à Metz. Cependant, M. l'Electeur de Brandebourg n'oſant pas attaquer Bonn dans les regles avec ſon armée, ſe contenta de l'inveſtir, & peu de temps après, ſe réſolut de la bom-

barder. M. de Lorraine étoit arrivé à Francfort, & tous les Princes, dont les troupes composoient l'armée qui devoit agir de ce côté-là, s'y étoient rendus. On y tenoit force Conseils de Guerre, où l'on ne décidoit rien. Chacun parloit selon son intérêt : tous vouloient que l'on attaquât une Place; mais chacun vouloit que ce fût celle qui étoit la plus près de ses Etats, & par conséquent celle qui les pouvoit le plus incommoder. La ville de Francfort vouloit absolument Mayence, & offroit une somme considérable, & de fournir tout ce qui seroit nécessaire pour les fraix du siege. Cela étoit tentant : mais M. de Lorraine n'y opinoit pas, parce qu'il avoit peur de risquer sa réputation; il savoit la quantité de troupes qu'il y avoit dans la Place. Le Marquis d'Huxelles avoit de la réputation,

parce que M. de Louvois l'avoit élevé en très-peu de temps. M. de Duras étoit en Alsace avec une armée considérable : tout cela faisoit douter du succès du siege.

L'Espagne avoit une envie démesurée de voir des enfants à son Roi. Peu de jours après que la Reine fut morte, on proposa au Roi Catholique de se remarier, & on lui fit voir les portraits de l'Infante de Portugal, de la Princesse de Toscane, & de la troisieme fille de l'Electeur Palatin, dont l'aînée avoit épousé l'Empereur, & la seconde le Roi de Portugal. On ne sait si ce fut le goût, dont il n'avoit gueres, qui prévalut, ou les conseils de ses Ministres, qui étoient l'écho de M. de Mansfeld ; mais il choisit la fille de l'Electeur Palatin, qui étoit des trois la moins belle. On demanda des vaisseaux au Roi de Portugal pour l'aller cher-

cher. Le Ministre du Roi obligea le Roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le Roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un vaisseau Portugais, passa en Angleterre, vit le Prince d'Orange comme Roi, ce qu'avoit déja fait l'Ambassadeur d'Espagne, & l'Envoyé de l'Empereur, prit des ordres du Prince d'Orange, pour que l'on lui fournît en Hollande tous les vaisseaux qui seroient nécessaires pour la sûreté du passage de la Reine, & s'en alla à la Cour de l'Empereur.

La flotte de la Méditerranée se mit en mer sous le commandement du Chevalier de Tourville; l'on publioit que ce n'étoit que pour la Méditerranée : cependant, il ouvrit ses ordres secrets, & trouva que c'étoit pour passer dans l'Océan, & venir à Brest joindre le reste de l'ar-

mée navale. Elle étoit composée de vingt-deux vaisseaux de guerre. Il y en avoit beaucoup parmi, qui ne pouvoient soutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avoit voulu que paroître, & mettre beaucoup de vaisseaux sur mer. La flotte fut long-temps à passer; on pressoit extrêmement l'armement de Brest; on envoyoit couriers sur couriers au Maréchal d'Estrées, qui étoit Vice-Amiral, & qui comptoit de commander toute cette flotte. Jamais la France n'en avoit mis une si nombreuse sur pied, & jamais elle n'avoit paru plus nécessaire. On savoit la jonction de beaucoup de vaisseaux Hollandois avec les Anglois, & qu'ainsi ils ne manqueroient pas de mettre les premiers en mer. On avoit beau presser pour les nôtres, cela étoit inutile, parce qu'il manquoit une infinité de choses qu'il

falloit qui vinssent de différents endroits, & l'on n'alloit pas commodément des ports de la Manche à ceux de l'Océan, de maniere que les Anglois nous tenoient une infinité de choses bloquées. On attendoit un gros vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelots n'étoient pas en grand nombre; la Religion en avoit fait évader une infinité, & des meilleurs, & il en falloit un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des bateliers de la riviere de Loire pour les remplacer, mais il falloit les dresser; tout cela demandoit du temps, & à la Cour on n'en vouloit pas donner. M. de Seignelai donna ses ordres, pour que tout ce qui étoit nécessaire tâchât au moins d'arriver, & il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le Maréchal d'Estrées le reçut fort bien, quoique,

dans le fond du cœur, ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine ; & dans la conférence, M. de Seignelai lui donna une lettre du Roi, qui lui marquoit qu'étant informé des desseins des ennemis, il le croyoit plus nécessaire à commander le long des côtes les troupes qu'il avoit, qu'à commander l'armée navale. La lettre étoit fort douce, mais il n'y avoit miel qui pût faire avaler un tel poison. Le Maréchal sentit le dégoût de celui-ci aussi vivement qu'on le peut sentir. On lui avoit fait toujours, & dans tous les temps, commander les flottes ; il avoit toute l'expérience que l'on peut avoir ; il étoit revêtu d'une grande dignité : & on lui ôtoit sa fonction dans le temps qu'elle étoit la plus brillante ; sous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme, dont la di-

gnité, le mérite & la naissance, étoient fort inférieurs au Maréchal; mais celui à qui on la donna, étoit un homme soumis, qui de tout temps avoit été des plaisirs de M. de Seignelai, & qui étoit le seul homme de la marine pour qui il eût une sorte de confiance & d'amitié. Le Maréchal soutint ce coup avec douleur, mais sans bassesse, & partit pour aller donner ses ordres où le Roi lui ordonnoit. M. de Seignelai cependant trancha du maître dans la marine; comme font tous les Ministres du Roi, chacun dans leur district; donna des ordres, signés Louis, & plus bas *Colbert*. Il étoit enfin Général en tout, hors qu'il ne donnoit pas le mot; & même, il en avoit & les habits & la mine. Dans sa pénible fonction, il parla d'aller attaquer les ennemis jusques dans leurs ports, exagéra le peu de

cas que le Roi faisoit des combats de mer, qui s'étoient donnés jusqu'à lui, & dit qu'il prétendoit que ces combats fussent dorénavant plus décisifs, & que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque temps embarqué, & fit faire de grandes provisions. En un mot, il n'y eut personne qui n'eût cru qu'il alloit tout de bon commander l'armée. Quand on sut cette nouvelle à la Cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde, grands & petits, s'y trouvoit intéressé, & il n'y avoit personne qui ne songeât, que puisque l'on faisoit un aussi grand tort à un homme de la dignité du Maréchal d'Estrées, on devoit s'attendre à pis. M. de Seignelai s'ennuya bientôt sur son vaisseau : on n'avoit nulle nouvelle de la flotte de la Méditerranée; cependant les ennemis parurent à la hauteur de Ouessant, qui est une

petite isle à huit lieues de Brest, & parurent au nombre de soixante vaisseaux. On avoit de petits bâtiments de garde, qui en vinrent avertir. Le Maréchal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'étoit la grande affaire. M. de Seignelai, qui n'avoit plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux Dames de Brest, conserva peu le *decorum* de Ministre, laissa promener les ennemis huit ou dix jours le long des côtes, & souffrit qu'il vînt une escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi-lieue de la côte & à quatre de Brest. Pendant ce temps-là, pourtant, le convoi qu'il attendoit des ports de la Manche, arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui manquoit pour la flotte. Il lui vint des matelots de tous côtés : en-

fin, cette flotte, à qui tout manquoit huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les Officiers ne vouloient pas même monter fur leurs vaiffeaux, fut pourvue de tout au-delà de ce qu'il falloit.

Malgré cette heureufe réuffite & les plaifirs que prenoit M. de Seignelai, il ne laiffoit pas d'avoir fes heures de chagrin. La flotte de Provence n'arrivoit pas, on avoit nouvelle qu'elle avoit paffé à Cadix il y avoit bien du temps. Celle des ennemis étoit juftement au paffage pour arriver à Breft; on avoit envoyé au-devant des vaiffeaux qui ne revenoient pas. On lui rendoit auffi compte de l'inquiétude du Roi. Elle augmentoit la fienne, d'autant plus qu'il avoit emporté l'armement du Roi à lui, & que tous les autres Miniftres n'en avoient pas été d'avis. Il fe laffa enfin de voir con-

tinuellement cette efcadre des ennemis s'avancer du côté de Breft ; il en fit fortir une de dix vaiffeaux de la rade, pour donner la chaffe aux ennemis quand ils paroîtroient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le vent avoit toujours été affez bon aux ennemis ; il changea un foir, & fut fi violent, qu'il les obligea de quitter Oueffant & de fe retirer aux côtes d'Angleterre. Ce vent qui leur étoit contraire, étoit bon à l'armée de Provence. Tourville, qu'il y avoit deux jours qui étoit à vingt lieues de Breft, & qui avoit fû par un petit bâtiment Anglois, qu'il avoit pris, que l'armée des ennemis étoit à la hauteur d'Oueffant, jugeant qu'ils n'avoient pas pu demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles, & arriva dans l'endroit où fe tenoit ordinairement leur efcadre. Il y avoit vingt-qua-

tre heures qu'ils s'en étoient retirés : ainsi son arrivée fut due à un coup du Ciel; car il eût été obligé de s'en retourner, ou d'aller à Rochefort, si les ennemis eussent encore demeuré long-temps là. La joye de son arrivée fut grande à Brest, & encore plus grande à la Cour, où l'on commençoit d'en désespérer.

On avoit déja commencé à faire marcher en Flandres les troupes de Guienne, le Maréchal de Lorge avoit eu aussi avis qu'on l'en tireroit bientôt. Il n'y avoit plus d'autres troupes qu'en Bretagne & en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre, aussitôt que le Courier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitoit le plus en France, & qui

nous étoit la plus importante dans la conjoncture présente, étoit la mort du Pape. On apprit qu'il étoit malade à l'extrêmité. Lavardin, qui avoit été envoyé Ambassadeur à Rome, parce qu'on n'en avoit pas pu trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on étoit à-peu-près de ne pas réussir à une si pénible négociation, avoit été rappellé. Ce Ministre s'étoit fort mal gouverné avec le Cardinal d'Estrées, & avoit pris des engagements tout contraires aux siens, & à tous ceux que la France avoit. Avant que de partir de Paris, il avoit commencé à prendre des liaisons avec l'Abbé Servien, qui avoit été envoyé du Pape pour porter la Barete aux Cardinaux nommés. L'Abbé Servien étoit ennemi particulier du Cardinal. Il étoit François, mais établi à Rome depuis long-temps avec une

charge chez le Pape, & vouloit faire ſa fortune indépendamment de la France. Cet Abbé donna à Lavardin des vues toutes contraires à celles qu'il devoit prendre, d'autant plus que l'intention du Roi & de M. de Croiſſi, Secretaire d'Etat des étrangers, étoit, que l'Ambaſſadeur ne fît rien que de concert avec le Cardinal, qui étoit un homme d'un eſprit ſupérieur, qui depuis longtemps étoit à Rome, qui outre cela y avoit fait beaucoup de voyages, & par conſéquent connoiſſoit beaucoup mieux cette Cour qu'un homme qui n'y faiſoit que d'arriver. Dans toutes les affaires qui ſe rencontrerent pendant l'Ambaſſade de Lavardin, il jettoit la faute ſur le Cardinal d'Eſtrées; mais lui, plus ſage & plus poſé, ne donnoit des coups à Lavardin que quand ils pouvoient bien porter. On avoit donné à l'Am-

baſſadeur beaucoup d'Officiers de Marine & des Gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contents de ſes manieres, de ſa mauvaiſe chere, de ſon peu d'appareil; au-lieu que le Cardinal d'Eſtrées gagnoit le cœur à tous, par ſes manieres honnêtes & par ſa magnificence. Enfin, pendant deux ans & demi que Lavardin fut Ambaſſadeur à Rome, il ne s'attira que beaucoup de brocards, dépenſa bien de l'argent, ne parut gueres, & ne réuſſit à aucune de ſes négociations. Cela n'étoit pas bien étonnant, vu l'obſtination du Pape & la haine qu'il portoit au Roi & à la Nation : haine qui n'a que trop paru par la maniere dont il a engagé toute l'Europe contre nous, & par le peu de ſecours qu'il voulut accorder au Roi d'Angleterre, qui perdoit ſon Royau-

me, parce qu'il étoit trop zélé Catholique. Ce Roi, en partant de France, avoit envoyé M. Porter, homme de beaucoup d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de Sa Sainteté, qui ne lui donna pour tout reconfort que des Chapelets & des Indulgences, chose fort peu nécessaire à d'autres qu'à des dévots consommés, & qui n'étoit d'aucune utilité pour conquérir un Royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui disoit envoyer à l'Empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'Empereur employoit contre le Roi.

Quand on vit le peu de succès de l'Ambassadeur dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisoit au Roi, & le besoin qu'on avoit d'Officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le Pape ne se portoit pas bien; la Reine de Suede, qui ne nous aimoit

pas, & le Cardinal Afolin, qui étoit ennemi déclaré de la France, & avoit part à la confiance du Pape, étoient morts à peu de temps l'un de l'autre. Il y avoit eu, difoit-on, une prédiction fur leur mort, & l'on y joignoit auffi celle du Pape. Sa mauvaife fanté, & fon âge, qui paffoit quatre-vingts ans, étoit la plus fûre prédiction. Quelques gens ont cru que fa mort, que l'on prévoyoit prochaine, eut plus de part au rappel de Lavardin, que fon peu de progrès dans les négociations.

Dans toutes les petites affaires qui fe pafferent en Flandres, les troupes du Roi, quoiqu'il y en eût beaucoup de nouvelles dans l'armée, avoient l'avantage fur celles des ennemis; mais ils en avoient un autre, qui étoit, qu'il en défertoit un nombre infini des nôtres, & que des leurs il n'en défertoit point.

L'affaire

L'affaire la plus confidérable qu'il y eut, fut un détachement où St. Gelais commandoit. On tomba fur une partie des Gardes à cheval du Roi d'Efpagne aux Pays-Bas. Ils témoignerent une bravoure extraordinaire, & revinrent quatre ou cinq fois à la charge; ils furent pourtant tous tués & faits prifonniers Comme la Cavalerie des Efpagnols n'étoit pas montée, les Gouverneurs des Places faifoient ce qu'ils pouvoient pour la monter à nos dépens, & envoyoient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourrage. Il y en eut un d'affez infolent pour venir fe mettre entre les Gardes, pour prendre des chevaux dès le foir à l'abreuvoir, & il fut affez indifcret pour tirer. Rien ne le pouvoit mieux faire découvrir: auffi le fut-il, & le bruit en vint auffi-tôt au quartier-général, que

les Gardes étoient attaqués. Tous les jeunes gens qui y étoient, monterent à cheval, & pousserent sans savoir ce que c'étoit : le Prince de Rohan, fils de M. de Soubise, eut le genou cassé ; Nogaret, un cheval tué sous lui, & le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié, il ne s'en sauva pas un seul. C'étoient-là les grandes affaires du Maréchal d'Humieres, à cause des ordres qu'il avoit. Pour ce qui regardoit l'armée de M. de Duras, on n'y avoit point encore vu d'ennemis, & il n'y avoit eu que de la Cavalerie rassemblée.

M. de Lorraine avoit envoyé à l'Empereur, pour savoir s'il vouloit absolument que l'on assiégeât Mayence, & lui en remontrer les inconvénients. Il en reçut l'ordre, & s'y opposa. La nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joie en fut grande ; le Roi même & M. de

Louvois dirent ; que ſi les ennemis avoient pris un conſeil d'eux, ils n'auroient pas fait autre choſe. Il y eut beaucoup de paris à la Cour, qu'ils l'attaqueroient ou qu'ils ne l'attaqueroient pas ; le Maréchal de Bellefonds, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria, encore trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la tranchée, qu'ils ne l'attaqueroient pas. Mayence étoit un ſi grand événement, que tout le monde avoit les yeux attachés deſſus.

L'Empereur s'avança à Neubourg pour le mariage de la Reine d'Eſpagne. Il devoit venir enſuite à Ausbourg, pour tâcher de faire déclarer ſon fils Roi des Romains, qui étoit déja Roi d'Hongrie. Jamais il ne pouvoit prendre une plus belle occaſion : toute l'Allemagne étoit dans ſes intérêts, & Proteſ-

tants & Catholiques ; & c'étoit, peut-être, la ſeule fois que cela s'étoit ainſi rencontré ; & s'il y avoit un temps où le Roi ne pût lui apporter d'obſtacle, c'étoit celui-là.

M. de Baviere ſe rendit à Mayence. M. de Lorraine y diſpoſa ſes attaques, & en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, & celle des Bavarois : l'armée n'étoit compoſée que de quarante mille hommes ; la quantité de troupes qu'il y avoit dans Mayence, faiſoit qu'ils étoient obligés de monter une tranchée très-forte, & leurs troupes en étoient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le ſiege en train, il commença à raſſembler ſon armée, fit joindre la Cavalerie & l'Infanterie, paſſa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, & voulut occuper les poſtes que rempliſſoient des troupes de M. l'Electeur de Baviere commandées par M. de Seri-

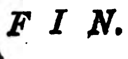
ni, qui étoit ſon Général. On en reprit d'abord quelques-uns, & l'on fut à Heidelberg, qui étoit l'endroit où il y en avoit davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât; mais cela ne réuſſit pas comme l'on avoit eſpéré. M. de Se rini jetta beaucoup de troupes dedans, & ſe retira dans les bois avec le reſte. On voulut faire attaquer Heidelberg, mais l'on y trouva trop de réſiſtance. M. de Duras jetta la faute de la réuſſite ſur Teſſé, Maréchal-de-Camp, qui avoit eu l'ordre de l'évacuer & de le raſer; diſant qu'il l'avoit aſſuré que cette Place ne pourroit être en un moindre état de défenſe. Il fallut s'en revenir avec ſa courte honte. On prit & brûla un aſſez gros bourg où il y avoit beaucoup de troupes, & tous les châteaux qui étoient à portée d'incommoder l'Alſace pendant l'hyver. On fit environ quatre mille priſonniers dans

toutes ces Places, & on les envoya en France, où ils furent disperſés dans les villes.

Dans le temps que l'on commença à parler du ſiege de Mayence par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandres n'attaquât Dinan, qui étoit une Place de la derniere importance pour le Roi. On fit partir Guiſcard, Colonel de Normandie & Brigadier, pour aller ſe jetter dedans avec ſes deux Bataillons. Il étoit très-brave garçon, & avoit beaucoup de mérite; mais ſix mois auparavant, on ne le croyoit pas ſeulement digne d'être Colonel de Normandie, & on lui avoit donné tous les dégoûts imaginables. Il paroiſſoit à la Cour que l'on avoit envie de ſecourir Mayence. On en parloit beaucoup; on diſoit auſſi que le Roi avoit permis à M. le Maréchal d'Humieres de donner bataille, de maniere que tout le monde

étoit fort éveillé ſur les événements. On ne doutoit point auſſi de voir un combat naval, de maniere que tout étoit auſſi en mouvement ſur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaiſſeaux, & à faire prendre de l'eau à ceux de Provence, en attendant que le vent fût bon pour ſortir de Breſt. Il y avoit des Officiers qui devoient paſſer en Irlande. Gacé, qui étoit Gouverneur du Pays d'Aunis & de la Rochelle, avoit eu le dégoût que l'on y avoit envoyé à la fin de l'hyver la Trouſſe pour y commander. La Trouſſe ſe trouva extrêmement mal, & par conſéquent dans l'impoſſibilité de ſervir. On y envoya St. Rhut prendre ſa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller ſervir en Irlande, & il fut Lieutenant-Général du Roi d'Angleterre. Outre lui, le Roi envoya encore le Marquis d'Eſ-

cars, vieux Brigadier; avec MM. d'Hoquincourt, d'Amanse & de S. Pater, qui étoient de jeunes Colonels. On fit appareiller un vaisseau pour les porter; & quand le vent fut bon, la flotte mit à la voile. Le vaisseau destiné pour l'Irlande, & une grande flûte destinée à porter les équipages, se séparerent de l'armée navale pour aller en Irlande; mais la flotte sur laquelle étoit M. de Seignelai, s'en alla descendre à Bellisle. Le vaisseau dont je viens de parler, destiné pour l'Irlande, fut attaqué par les Anglois à son retour à Bellisle, & le Capitaine en fut tué. Voilà à quoi se termina pour lors l'exploit de la plus formidable armée que le Roi eût jusqu'à présent mise sur mer.


F I N.

